VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 20 Juillet 1915 NUMERO 10

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

COMMENT VOTER ?

Le gouvernement en appelle au peuple. Le 6 août prochain les électeurs devront se rendre aux polls et se choisir des représentants. Cet appel au peuple ne sera pour aucun une surprise. Le gouvernement libéral devait nécessairement en venir là. Il n'avait point de majorité parlementaire et les différentes combinaisons qu'on chuchotait devoir lui en procurer une, n'ont pas abouti. Il ne nous appartient pas d'en rechercher les raisons.

Aujourd'hui nous nous trouvons en face d'élections: l'électorat français et catholique doit accomplir son devoir fortement et dans le meilleur sens.

La campagne électorale sera courte, mais elle n'en sera pas moins violente. La situation est assez embrouillée, — nous avons à faire avec des politiciens. Depuis trois ou quatre mois on a entassé scandales sur scandales; les enquêtes ont suivi et n'ont servi qu'à mettre à jour les plaies dont souffre notre province. Le bon peuple escomptait qu'une prompte et rigoureuse justice frapperait les coupables, mais comme soeur Anne il ne voit rien venir. Quelques-uns des coupables, de ceux qui ont volé ou gaspillé le bien public, ont quitté la vie politique; d'autres y demeurent dans l'espérance qu'elle leur donnera de nouveaux lauriers. Après tout ils n'ont peut-être pas tort.

Qu'importe! il faut aller au poll le 6 août et voter pour l'un des candidats en lice. Faire son devoir d'électeur, de citoyen, c'est l'important, c'est ce à quoi l'on ne serait en aucune façon justifiable de se soustraire. Nous savons qu'à l'heure actuelle ce devoir emporte des répugnances et des incertitudes. La situation politique n'est pas des plus précises, des mieux déterminées. Les programmes des partis politiques valent ce que valent des programmes de partis. Dans quelle mesure l'on y sera fidèle, bien malin qui le pourrait dire. Il n'est qu'une chose certaine, c'est qu'une fois au pouvoir l'on s'en fichera comme l'on se fiche de l'électorat au lendemain de l'élection. Et souvent les hommes ne vaudront pas mieux que les programems. Car l'on sait que généralement la politique n'attire pas les hommes de réelle valeur et d'un désintéressement parfait. D'ailleurs l'électorat a toujours soin de leur apprendre qu'il ne veut point d'eux.

Et néanmoins, nous disons à nos lecteurs de voter sans faute le 6 août prochain. Mais avant de donner leur vote à l'un des candidats, qu'ils pèsent bien leurs raisons de voter dans un sens plutôt que l'autre. Qu'ils mettent de côté l'esprit de parti: c'est une chose absurde que les politiciens cultivent simplement parce qu'ils y trouvent profit. S'il leur paraît comme dans le cas actuel difficile de trouver un parti qui se recommande à l'électorat par ses principes, l'honnêteté de ses membres, l'intégrité de leur vie politique, qu'ils ne s'abstiennent pas cependant de voter, de participer au choix du représentant de leur division électorale. S'il y a des degrés ascendants dans la vertu, il y a aussi des degrés descendants dans son contraire. Et il est bon de le savoir à l'heure actuelle. On y trouvera les raisons de motiver son vote dans un sens ou l'autre. Les deux partis qui sollicitent les suffrages de l'électorat ne sont pas également gâtés: l'un l'est plus que l'autre et c'est celui-là qu'il s'agit d'éliminer. Des partis l'on peut descendre aux simples candidats. C'est peut-être sur ce terrain qu'il sera le plus facile à l'électeur de voir clair. Juger des programmes politiques, étant donné toute leur imprécision et leur caractère mensonger, est chose difficile. Les seuls points de repère sont les discours incohérents des hableurs électoraux et "l'emplissage" savamment dosé des journaux de partis. Avec cela l'on ne saurait aller loin. Le candidat offre meilleure prise. C'est un individu qu'on connait très souvent ou dont au moins l'on sait la réputation. Il est vrai que très peu de bonnes réputations résistent à l'atmosphère corrupteur du parlement, mais tout de même c'est quelque chose et qui compte dans les débuts. Et nous croyons que dans la lutte actuelle c'est surtout l'homme qui doit compter. Qu'on envoie autant que possible à la chambre des députés honnêtes et à idées droites. Tôt ou tard cela se fera sentir. Mais surtout qu'on ne se laisse point dicter son vote par l'esprit de parti. Jamais il ne s'est présenté semblable occasion de renier l'esprit de parti et de donner un vote libre, raisonné et indépendant. Jamais l'on n'a eu pareille occasion de se faire une éducation politique saine et vigoureuse, d'apprendre à juger les hommes à leur juste valeur, indépendamment des partis sous les couleurs desquels ils combattent.

Qu'on sache en profiter.

LA POLITIQUE

Elle se mêle de plus en plus notre politique manitobaine, et vraiment ceux qui regardent généralement plus haut que les intérêts des partis politiques resteront passablement perplexes pour donner leur vote cette année.

Cependant il importe de ne pas s'abstenir, l'abstention ne vaut jamais rien.

Les programmes sont passablement les mêmes. Le gros objectif des deux partis est de capter les votes. Il n'y a pas de mal à cela, direz-vous. Non, si les moyens sont bons; oui, si les moyens sont mauvais.

Les gouvernants sont nommés, non pour suivre les courants qui sortent des couches malsaines, mais pour diriger la société vers ce qui est bon et honnête.

Or nos deux partis politiques flattent en ce moment la démagogie. Nous en recueillerons tôt ou tard les fruits amers, mais nous ne voyons pas quel remède pourrait être appliqué avant les élections.

Il est plus temps que jamais de se faire une mentalité largement indépendante des partis politiques. Ne nous laissons pas facilement écoeurer par les odeurs qui montent en ce moment de la corruption des partis politiques, restons bravement sur le terrain social; ayons l'oeil ouvert sur nos intérêts religieux et patriotiques, regardons de près les hommes qui briguent nos suffrages et il y aura toujours moyen de faire un choix dans la manière de donner notre vote.

Le salut des partis est dans l'esprit de large indépendance d'un grand nombre d'électeurs. Quand les partis devront compter non pas sur des partisans aveugles qui suivront les chefs les yeux fermés, mais sur des hommes libres et conscients des grands intérêts qui se jouent dans la sphère de la vie publique, nous serons bien près d'une administration honnête et digne, car en politique plus qu'ailleurs "la crainte est le commencement "de la sagesse".

Gardons-nous de la parole des découragés: "Oh! à quoi bon, ils sont tous pareils et il n'y a pas de remède possible." Qu'ils soient tous pareils, en ce moment, c'est pas mal vrai; qu'il n'y ait pas de remède possible c'est fort loin d'être aussi clair.

Vous croyez peut-être que votre vote ne pèsera pas beaucoup dans le sens des intérêts supérieurs, donnez-le toujours dans ce sens; votre voisin fera peut-être de même, car en définitive ils sont nombreux ceux qui n'ont rien à attendre de la politique. Le troupeau de ceux qui s'achètent à tant la livre est moins considérable qu'on paraît croire. Le gros mal vient de ceux qui votent conservateurs ou libéraux sans savoir pourquoi ils votent dans ce sens.

Soyons plus raisonnables et n'allons pas sacrifier les grands intérêts qui se jouent au parlement à une passion politique qui est d'autant plus ridicule qu'on est moins capable de donner la raison de telle ou telle détermination prise sous l'impulsion de la passion politique. La politique dispense de bien des choses en ce temps: elle ne peut toujours pas nous dispenser d'être au moins raisonnables.

Pour finir, souvenons-nous que dans la vie publique nous devons avoir la mémoire fidèle et être irrévocablement décidés à mordre qui nous aura mordu ou fera mine de le faire.

"Jean".

LE BUT DE LA FORTUNE

Pris du **Bulletin de la Sauvegarde**

Le but de la fortune n'est pas le luxe, et l'on ne doit pas chercher les richesses uniquement ni principalement pour vivre ou avec somptuosité ou dans l'oisiveté. Une vie large est permise pourvu qu'elle reste en deçà des revenus et qu'elle ne conduise pas au mal.

Celui qui a amassé des richesses a le devoir de commander des produits et du travail, et par conséquent il a aussi le pouvoir de commander et de conduire les hommes. Les riches sont les administrateurs des biens des pauvres et ils doivent travailler à conserver et à accroître leurs richesses.

L'épargne est toujours un devoir, ne serait-ce que pour parer aux accidents toujours possibles et trop fréquents. L'homme riche doit apporter une grande prudence dans ses placements, et c'est par l'épargne qu'il compensera les erreurs toujours possibles qu'il y fera. Le public ne se rend pas compte de ces devoirs du capital, et la **tendance à donner les mêmes droits civils aux capitalistes et à ceux qui ne possèdent rien est une grande erreur en économie sociale.**

Les riches doivent aider aux progrès dans les sciences et dans les arts et ainsi contribuer à développer la civilisation, et ils doivent travailler non seulement à l'utilité mais à l'agrément de toutes les classes de la société.

Ils doivent participer, en y consacrant une partie de leurs revenus, aux essais qui semblent utiles, bien que le résultat en soit incertain.

Les oeuvres sociales, les associations nationales et patriotiques doivent être soutenues par les riches; et il n'est pas illicite de leur part qu'ils recueillent un certain intérêt, car les oeuvres qui ne donnent rien n'ont d'ordinaire qu'un développement très lent et tout à fait en deçà du but de leur fondateur.

On trouve de beaux exemples de ces fondations d'un intérêt général chez les millionnaires américains, où des musées, des écoles, des observatoires, des promenades publiques, des orphelinats, des hospices, rappellent à la fois le nom et la générosité des donateurs. Tout homme qui a une fortune assez forte devrait avoir à coeur d'attacher ainsi son nom à des fondations de leur fondation."

Ici au Manitoba les nôtres n'ont pas la grande richesse, on ne peut dire cependant qu'ils n'ont pas pris leur part, si on compare leur état présent à ce qu'était leur situation, il y a vingt ans.

Bon nombre des nôtres ont le superflu. Combien pensent à en faire profiter dans une certaine mesure, les oeuvres qui visent les besoins généreux du groupe canadien-français au Manitoba.

Nous croyons qu'il y a là un examen à faire. Si nous voulons vivre et nous tailler une place au soleil de l'Ouest, pensons aux autres et à autre chose qu'à notre jouissance personnelle et à notre petite paix.

Nous désirons particulièrement attirer l'attention de nos compatriotes à l'aise, sur ces quelques mots de l'article cité plus haut:

"Ils doivent participer en y "consacrant une partie de leurs "revenus, aux essais qui semblent "utiles, bien que le résultat en "soit incertain."

L'oeuvre de presse catholique se classe au tout premier rang des oeuvres qui semblent utiles. Les papes encouragent les catholiques à fonder et à entretenir des oeuvres de presse. Nos compatriotes à l'aise ont-ils jusqu'ici pensé à cette oeuvre?

Ici le résultat n'est pas du tout incertain, c'est une grande somme de bien accomplie qui résultera d'un peu d'intelligence pratique de cette vérité.

Qu'on nous donne de bons conseils! Nous sommes prêts à les recevoir et à les mettre en pratique; qu'on nous fasse des suggestions pour le bien, nous ne demandons pas mieux; qu'on fasse même une critique intelligente de notre oeuvre, c'est parfait. Mais qu'on songe un peu que, pour faire passer tout cela dans le domaine de la pratique, il nous faut des ressources pécuniaires, et jusqu'ici, nous devons franchement avouer n'avoir pas été gâtés par les nôtres.

M .RODIN RETOUR DE ROME

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer hier le grand artiste à son atelier de l'hôtel Biron.

—Heureux de vous trouver, cher maître, car j'apprends que vous arrivez de Rome, et certainement vous en rapportez des impressions intéressantes.

—J'ai fait le buste du Pape.

—Vous avez fait le buste de Benoît XV! Mais alors, vous revenez comblé de bénédictions!

Le maître souriait.

—Je ne me permets pas de le penser. Le Pape est très occupé et préoccupé. Il travaille du matin au soir et il n'a pu m'accorder que trois séances. Il m'en eût fallu douze. Encore n'a-t-il consenti à poser qu'en prélevant ce temps sur celui de son repos, à l'heure de la sieste; levé de bonne heure, il fait un somme, l'après-midi, comme tous les Romains, à l'heure de la grande chaleur. Il me fallait travailler dans ces conditions, et ce n'était pas commode.

—Vous avez sans doute pu causer avec le Souverain-Pontife?

—Détrompez-vous. Le Pape était, je vous l'ai dit, visiblement absorbé. Il posait très mal, et c'est au vol que je devais prendre les impressions de cette intéressante physionomie. Cependant j'avais ses traits gravés dans mon cerveau, et, arrivé à Paris à sept heures du matin, j'étais au travail à sept heures et demie, traduisant sur la glaise mes souvenirs et mes croquis.

—Ce doit être admirable.

—Ce n'est pas encore ce que j'aurais voulu... Peut-être aurai-je d'autres séances. Mgr Samper, maître de la Chambre, me l'a fait espérer; mais je ne retournerai pas à Rome que bien certain des heures et du nombre de séances promises.

—Peut-on voir ce buste?

—Il est au moulage. Je vous le montrerai dès qu'il sera revenu.

—Quelle impression vous a produite Benoît XV?

—Le Pape est de petite taille et cependant il a grand air. On sent en lui un homme de race, de belle race italienne et même romaine, bien qu'il soit Génois. Les traits sont fins, très purs; il a quelque chose de la tête de l'empereur Auguste, avec le nez un peu plus aquilin. Il porte des lunettes, mais, à en juger par son regard et la mobilité de ses traits, on pressent une haute intelligence. C'est tout ce que j'ai pu dégager des quelques instants de pose silencieuse et anxieuse qu'il a bien voulu m'accorder.

—Comment, pas un mot sur votre grand talent, sur la France, sur la guerre?

—Le fait d'avoir consenti à m'accorder quelques séances, au milieu de ses travaux et de ses préoccupations, était bien le plus beau compliment que le Pape pût me faire, car je suis Français, c'est à la France qu'en revient l'honneur.

—Avez-vous pu vous rendre compte de l'atmosphère du Vatican, de la pensée qui y domine en ce moment?

—Nullement. J'étais tout à mon oeuvre et n'ai causé de rien avec personne.

—Et Rome?

—Ah! Rome, c'est toujours la ville sublime, admirable, pleine des plus grandioses souvenirs, où l'on voudrait pouvoir passer des années. Et pourtant les Italiens nous en gâtent singulièrement certains aspects avec leurs embellissements.

—Avez-vous remarqué dans la ville un grand enthousiasme pour la guerre contre l'Autriche?

—Oui, les Romains, bien que froids dans leur langage, sont convaincus, je le crois, de la nécessité de cette guerre: ils l'ont prouvé par les manifestations populaires que personne n'a désapprouvées.

—Que dit-on du Roi?

—Qu'il est très brave, et cela le rend populaire. Dans l'ordinaire de la vie, il mène une existence régulière de bon mari, de bon père de famille, qui lui concilie l'estime de tous. Il se montrait peu: maintenant, il se montre sur les champs de bataille, dans les tranchées, dans les batteries, et cela vaut mieux que de parader en temps de paix.

—Ainsi l'Italie a en ce moment un Pape et un Roi qui sont petits de taille et qui pourront apparaître comme de grandes figures devant l'histoire. C'est mon souhait le plus sincère.

—Je le souhaite avec vous.

J'ai pris congé du maître, que son auto attendait, et j'ai admiré, dans le calme de sa belle physionomie qu'encadre une barbe ondoyante et argentée, la pensée qui toujours voit au loin et appelle sous son ébauchoir le rayonnement du grand art.

L. M.

BIBLIOGRAPHIE

LE PARLER FRANCAIS—Bulletin de la Société du Parler français au Canada — Couronné par l'Académie française —Organe officiel du Comité permanent de la Langue française

Sommaire

Mgr Langevin, La Rédaction.

L'action française en Amérique —En Acadie, Abbé J.-A. D'Amours.

La maison, Adjutor Rivard.

La presse française au Manitoba, Noël Bernier.

L'école littéraire de Montréal, Léon Lorrain.

Domaine du français au Manitoba, Denys Lamy, ptre.

Mots nouveaux, Le Chercheur.

Revues et journaux, A. R.

Bulletin bibliographique.—Glanures, X.

Questions et Réponses, "Le Parler français".

Lexique canadien-français (suite), Le Comité du Glossaire.

Ligue des droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie.

Table alphabétique des matières.

Table des matières par noms d'auteurs.

Table alphabétique des mots étudiés.

Rédaction et administration: **La Société du Parler français au Canada, Université Laval, Québec.**

LE RECIT DU TIRAILLEUR

. Le **Bulletin des Armées** publie la lettre suivante dans laquelle le tirailleur Kerbouche, en campagne au nord d'Arras, raconte à son père, habitant l'Algérie, les péripéties de ses récents combats. Nous la reproduisons en respectant son orthographe originale et authentique.

En guierre, le houit jouin.

Elhemdoulah! (1)

Mon chire baba.

Ji vos assoure que to li jornals zami, quand même qu'c'est oune grande blaguor, y pourra vos dire xactement les sozes comment y sont passé, dans la ferme de M'siou Quannefières (2) et la molin de M'siou Sou'ouvent (3).

Ci quéque soze di plous fort que le plous fort!

Vous autres, mon chire pire, que tu es oune vio tiraillor di soixante-diss, vous avi jamais pu entendre oune bataille comme cila. Fouguirez vos que nous sont tos, avic Brahim, Akli, l'cabral Bouchtita, l'sergean Kesera et tos les camarades, itcitira, itcitira, i avic nos otres la liotnan Kourehef; nous sont tos couchi dans la tranchi envancée, quant tôt à cop, sidi cap'taine, il vient en nos disant:

—Domen le matin, fire entention, li z'andizènes, fire bien entention! ouvrez li zios et la bone, parce que nous sommes d'attaque. A dix hores, y faudra qu'tu me foutras ton baïonnite dans totes les ventres de citte grande saloprics di Boches!

Tos nous sont bien contents, parce que y en a assi qu'ti riste dans la tranchyète. Ji souis pas oune chacal ou bien oune fourmi por qui ji reste dans la tirre.

Et pouis, m'sieu Boche, y faire trop de zistoires. Tojors y mettre di bout di papiers, ousqu'y en a écrit qu'eite saleti d'Guillaume, ci loui l'Soltane di Zarabes, qui faut, nos autres li tiraillors, aller chez li Boches!

Eh bien! mon chère baba, nous sommes tos fouto l'camp chez li Boches, mais pas comme li Boches y z'aurons voulu. Tu verras tôt à l'hore.

Donc, tote la nouit, li canons y commence à fire boum! boum! et y tombent **guedgued** (4) chez li Boches. A quand y vient dix hores, l'sergean y crie:

—Baionnitte dans l'canon!

Mon baba, j'vos assore que ji souis bien content. Mais quand même, mon cor y fire: toc, toc, toc. Ji pense à vos, à ta femme qu'il est la mire de ma pitite sor Fatma, à totes li moutons, les chivres, li borriquots qui sont avic vos autres. Ji pensé que bititre (peut-être) j'vas fire **guelbou** (5) et qui i voar pious tout ça.

Tot à cop, m'siou Canon il a fermé son gueule. Alors kif-kif la gazelle, nous sont sorti d'la tranchie. Nous sommes courue **fiçà-fiça** (6) et d'un cop nos sont sauti dans la dozienne ligne di Boches. la, baba! Ti voar votre fils! Ti voar li Zarabes! Y en a pas comme tiraillors por travailli avic l'baionnitte. L'zouaves y sont bons m'siou soldats grand cabote (4) y sont bons; l'sasseur d'Afrique il est bon: mais ci l'tiraillor qu'il est le meillor. Tote la jornée j'enfonce ma baionnitte dans tos les ventres. Ji pas tiri un cop d'la fousil. Un cop d'guernade, un cop d'baionnitte: tojors comme ça.

Li zouaves, li grands cabotes y z'ont bien travaillé aussi. L'sabor d'Ugénie (sapeurs du génie) y z'ont vite fabriqui oune tranchie dans li boyaux di Boches, ça fi ça quand li Boches y sont venus por prendre place, y z'ont pris.

Houite fois y sont vinus li Boches, houite fois y sont partis. Pas tos encore! Si vo voyi a prisant citte champ d'bittrave! Ci trop de trop! Plous que cent mille ou biène oune million di Boches y sont crivi par tirre. Mais citte viande-là y sente mauvais, kif-kif l'**Chichma** (8).

Li zouffiei françai y sont bien corageux aussi. Ti voar, mon bire, j'en ai bien travailli. Ji croa qu'sidi génénar y va m'fire cado d'la médaille malatire. Cofiance, cofiance.

Ci tout por citte fois. Ti rendre la riponse tite d'souite avec l'**babor** d'Marsille.

Ton fils.

Signé: **Kerbouche,**
soldat tiraillor en France,
sur le front.

Madame Croix Roge il m'envoie tojors di tabac, di bonbons. Y sont biene gentilles.

(1) Louanges à Dieu.
(2) Quennevières.
(3) Moulin-sous-Touvent.
(4) Juste.
(5) Tomber.
(6) Très vite.
(7) Soldats de la ligne.
(8) Latrines.
(9) Vapeur.

La Dernière Absolution

Sous la pluie des obus, tout au bord d'un grand bois,
Deux brancardiers s'en vont à leur cueillette sainte.
Ils vont l'oreille au guet et s'arrêtent parfois,
S'efforçant, anxieux, de saisir une plainte,
Ou le cri de douleur triste appel du blessé;
Et la puissante voix de la lutte sans trève
Couvre tout! Mais soudain, par les nôtres pressé,
L'ennemi va plier, et sur lui court et crève
Une trombe de fer, fauchant ses bataillons.
La bayonnette au poing, se ruant à la gloire
Emportés par "la charge" en vivants tourbillons.
— Les clairons enragés sonnent "La goutte à boire."—
Les nôtres brisent tout. Les soldats allemands
Sont broyés aux longs cris de "Rheims" et de "Termonde"
Et nos héros à nous, haletants et sanglants,
Enivrés et vainqueurs sont grands comme le monde.

Et les deux brancardiers, aux éclats de la charge,
Vers le coeur du combat se sont mis à courir:
C'est là qu'est la moisson, car à chaque décharge
Et Français et Teutons sont fauchés, vont mourir.
Sous le vent des shrapnels, sous les éclats de bombe,
Pour sauver une vie et pour dompter la mort
Il suffit d'un moment. Dans la grande hécatombe
Ils vont à la moisson; ils vont porter confort
A ceux qui sont frappés; ils courent hors d'haleine.
Halte! voici quelqu'un qui s'affaisse à l'instant.
Est-il blessé à mort?... Il respire avec peine!...
Simple blessure du cou. "Courage, Lieutenant!"
Sous l'orage de fer, un pansement rapide
Et déjà le blessé est mis sur le brancard.
Son souffle est plus aisé, sa face est moins livide.
Allons, fuyons la mort! Au large sans retard!
Ils vont courbés en deux, marchent avec prudence
Pour éviter tout choc à leur noble fardeau;
Encor quelques efforts, ils sont à l'ambulance
Cachée en un replis sur le bord du plateau.
Un sifflement sinistre, une explosion affreuse,
Et les porteurs, hélas! sont frappés tous les deux.
Quoi donc, mort implacable et funeste glaneuse,
Il faut pour t'assouvir ce spectacle hideux?
Ici rien n'est hideux :La mort a ses grandeurs!
L'officier ranimant ses forces qui renaissent
S'efforce à secourir à son tour ses sauveurs;
Mais il voit du premier les membres qui s'affaiblissent.
"Rien à faire", dit-il. Il lui ferme les yeux.
L'autre semble dormir et vraiment, il respire.
Il est baigné de sang, mais il passe un sourire
Sur sa lèvre violette. Il lève un de ses bras,
Attire sur son coeur qui bat avec violence
L'officier tout tremblant et murmure tout bas:
"Il faut vous conserver, lieutenant.. .pour la France."
Il se tourne à grand peine et de son corps sanglant
Il fait comme un rampart à l'officier qui pleure.
Son pauvre coeur faiblit... son corps est pantelant...
Mais il soupire encore: "Eternelle demeure!"
"Mon officier?... Moi, je suis prêtre... Voulez-vous?"
Le lieutenant se signe et de sa voix tremblante
Il dit: "Bénissez-moi... je me confesse à vous."
Et dans la main du prêtre il met sa main brûlante.
Mystérieux symbole! Au front du lieutenant
Le sang du prêtre coule. Et puis dans un sourire:
"**Introïbo!...**" Ses yeux vers le Ciel s'élevant:
"**Ad altare Dei!**"
C'est tout: le prêtre expire.

L'Abbé J.-M. Jolys.

LE COIN DES DAMES

C'est pour moi un sujet d'étonnement de voir le grand nombre de femmes qui ne sont pas heureuses quand le sort les favorise si bien et qu'elles ont tout pour savourer le bonheur. Qu'ont-elles? Elles s'inquiètent pour des riens et se tourmentent pour des malheurs à venir. L'inquiétude, c'est la soeur de la peur, et être peureuse c'est être poltronne. Cette inquiétude ou ce manque de foi en la divine Providence entrave la liberté d'action, met un obstacle à nos efforts pour faire le bien—car cette peur de l'avenir enfin paralyse tous nos mouvements.

Nous perdons beaucoup de jouissance en pensant aux tristesses du lendemain et en n'envisageant pas la vie avec ce qu'elle a de bon et de beau!

Laissons un instant ces petits détails de notre vie de maison, et promenons nos regards sur cette nature si belle, surtout en cette saison où tout se réveille, où les fleurs nous offrent leurs parfums et leurs sourires. Grisons-nous de cet air pur et vivifiant qui nous vient de nos vastes prairies. Admirons et chantons, ou, chantons les beautés de notre grand Manitoba.

N'écoutons pas l'orage qui gronde dans le lointain et oublions pour un moment ce que Dieu a mis de triste sur notre chemin. Que de douleurs! Que de larmes! dans notre pauvre existence, mais aussi que de merveilleuses mélodies se font entendre partout si nous avons la patience d'écouter et d'espérer. **Espérance!** Voilà la grande ressource des âmes contre le désespoir.

Sachons donc jouir de la vie; mettons les vaines inquiétudes de côté; secouons ce joug qui nous empêche de goûter les joies de ce monde. La joie, c'est vers elle que le petit bébé tend les bras; c'est vers elle que la jeunesse prend son élan; c'est elle qui guide le midi de notre course. En effet, Dieu ne nous a pas fait pour la tristesse mais pour le bonheur. Jouissons donc des bien qu'Il a mis à profusion sur notre route. Habituons-nous à élever nos pensées vers **l'au-delà**. Comprenons bien que l'avenir est à Dieu et que c'est presque l'offenser que de s'inquiéter de ce qui arrivera demain.

GERTRUDE.

Saint-Norbert, 9 juin 1915.

A Madame Gertrude,
la **Liberté**.

Madame,

Permettez à une plume bien inexpérimentée de vous adresser quelques questions et remarques sur un sujet qui intéresse tout le monde, particulièrement les jeunes.

On écrit sur tous les sujets; mais il n'en est pas de plus en vogue actuellement que celui de "Mariage ou célibat". "Vieilles filles", entend-on répéter de tous côtés! Heureusement qu'il se trouve des plumes assez alertes et pleines de bon sens pour venger l'insulte faite à cette classe de personnes qui n'ont, bien souvent, qu'un grand défaut: celui de n'être pas comprises par un monde trop aveugle, et de condamner, par leur conduite, les maximes de ce monde modernisé, qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, et qui ne comprend rien audelà du terre à terre qui l'entoure.

Pour moi je voudrais parler d'une autre catégorie de personnes (vieilles filles aussi, si vous voulez), de celles qui laissant s'écouler paisiblement leurs jeunes années, dépassent tout à coup la vingtaine sans presque s'en apercevoir. Le monde tourne autour d'elles, leurs jeunes compagnes sont déjà mariées, et l'on commence à se les montrer du doigt: "vieilles filles"! Pourtant elles sont parfois bien jeunes de coeur et d'esprit, et lorsqu'elles mettront leur main dans la main qu'elles auront acceptée, le fiancé pourra la presser, cette main, avec confiance, sans craindre de voir s'effeuiller une fleur qui a fait son temps.

Il y a quelque temps je lisais un article dans la **Liberté**, article plein de bon sens et de bons conseils aux jeunes gens, et surtout aux parents. Il y avait cependant une recommandation, inutile en bien des cas, et qui n'en a pas moins soulevé de nombreux commentaires. Il était dit que beaucoup de parents devraient marier leurs garçons et leurs filles plus tôt qu'ils ne le font; que ce serait préférable pour bien des raisons. Je ne contesterai pas la sagesse de ce conseil; je désirerais seulement quelques éclaircissements.

D'abord, à quel âge une jeune fille cesse-t-elle d'être une jeune fille? A quel âge, par conséquent, devrait-elle se marier, si elle ne veut pas acquérir ce diplôme de vieillerie que l'on décerne si gratuitement?

Pour ne pas vieillir, une jeune fille devrait-elle se marier vers la dix-huitaine, (le beau moyen, vraiment) alors qu'elle n'a aucun attrait pour cette lourde charge, ou bien lorsqu'un prétendant ne lui plaît que médiocrement, ou qu'il ne présente pas toutes les garanties de bonne conduite qu'elle devrait attendre de lui? Pour moi je crois qu'il serait préférable d'attendre un peu; trop d'empressement gâte la sauce.

Parmi tous les bons conseils donnés aux jeunes personnes, le plus excellent est peut-être celui qui dit qu'une jeune fille ne devrait accorder sa confiance qu'à un homme d'une conduite sans reproches, d'une vertu éprouvée! Dès qu'elle l'a trouvé, tel que son coeur le désire, qu'elle l'épouse, fut-elle très jeune... Je serai pleinement de son avis.

Mais s'il tarde un peu à se présenter pourquoi se lasserait-elle si vite d'attendre? Un mari vertueux n'est-il pas la récompense d'une jeunesse vertueuse; comme une épouse vertueuse est accordée à l'homme qui la demande avec confiance à Celui qui peut donner. L'heure du mariage n'est-elle pas marquée de toute éternité comme le sont d'ailleurs toutes les heures de notre vie?

Je connais certains messieurs qui se pavanent parce qu'ils ont eu l' "immense" avantage d'épouser une jeune fille de seize ou dix-huit ans, après en avoir courtisé de tous les âges. Vraiment. je trouve qu'il n'y a pas de quoi tant se glorifier.

Je connais nombre de personnes, excellentes épouses et mères dévouées, qui se sont mariées à vingt-trois, vingt-cinq ans et même plus; et je ne crois pas que le mari ait été plus malheureux pour cela.

Voilà, madame, ce que je pense de cette question. Mais je serais heureuse si quelques plumes, plus compétentes que la mienne, voulaient bien par l'organe de la **Liberté**, mettre les choses au point. Donner une bonne petite leçon à ceux qui en ont besoin et rassurer celles qui pourraient se laisser troubler par les discours saugrenus de ceux qui "ne se trompent jamais", sauf lorsque leur grand esprit les empêchent de dormir.

Qu'on réprime les abus! très bien! Mais qu'on blâme sans merci tous ceux et celles qui ne se marient pas dès leur première jeunesse, cela dépasse les bornes de la raison et de la charité chrétienne.

Raphaella.

• • •

NOTE.—Je suis heureuse d'insérer dans le "Coin des Dames" la correspondance que m'adresse "Raphaella". Le sujet traité est toujours d'actualité. Cependant mon inexpérience m'empêche de donner une opinion sûre et juste aux généreuses collaboratrices et je demanderais comme faveur du "Coin des Dames" de bien vouloir exprimer leur pensée.

Je remercie "Raphaella" d'avoir soulevé une question aussi intéressante que grave. Qu'il me soit permis de dire que les chroniques et lettres reçues sont insérées par la date de leur réception; de là parfois le retard involontaire apporté à faire paraître les dites chroniques ou lettres.

Gertrude.

DE LA MODE

Un costume tout à fait typique est fait de deux toiles de tous contrastants. Le choix est permis entre le col haut ou rabattu et des manches longues ou courtes. La plupart des modèles nouveaux de la saison comportent des poches.

Le pongée et le piqué sont les étoffes recommandées pour les blouses d'été, mais pour les journées fraîches la serge et la popeline de laine ou la gabardine seront les bienvenues.

• • •

La faille est cet été le tissu favori. On l'associe aux dentelles précieuses et à la mousseline de soie.

• • •

La mode dit que pour être chic, il nous faut porter des cols hauts. Mais on veut le confort avant tout; ainsi le col **convertible**, c'est-à-dire un même col qui peut être haut ou rabattu selon le goût d'un chacun, est fort en usage.

• • •

Les grands chapeaux de tulle sont parmi les plus jolies coiffures de l'été. Ils ont l'avantage d'être assez flous pour accompagner une robe de soie et de mousseline et assez sobres d'aspect pour être portés avec un costume tailleur.

• • •

Tailles empire, blousons et jupes à godets caractérisent les modèles d'été pour nos fillettes.

• • •

Voici le moment favorable pour la maman d'un petit garçon de lui faire un costume pour les journées chaudes d'été. Un modèle très simple et très facile à blanchir comprend une blouse avec manches taillées à même et un pantalon droit. On peut employer du cambrai, du guingan ou du crêpe japonais pour ce genre de costume.

Gertrude.

RECETTES

Tomates grillées

Après les avoir lavées puis parfaitement essuyées, coupez de grosses tomates fermes en rondelles de l'épaisseur d'un doigt. Disposez-les sur un gril, pendant 5 ou 6 minutes, sur un feu très vif, afin que les tomates ne perdent pas leur jus. Dans une petite casserole, faites fondre un morceau de beurre avec sel et poivre ainsi qu'une cuillerée à thé de moutarde et une de sucre, sur un plat bien chaud. Etalez une partie de ce beurre fondu, disposez dessus les tranches de tomates grillées que vous arroserez avec le restant du beurre. Servez immédiatement.

• • •

Oiseaux sans tête

Prenez une tranche de veau ou de boeuf dans la ronde; coupez en carrés et sur chacun mettez un morceau de bacon, roulez, attachez avec un **cure-dents**; faites roussir avec un oignon et une carotte. Ajoutez du jus de tomates et du bouillon et faites mijoter jusqu'à cuisson complète. Le plat est plus délicat si on y ajoute des champignons ou des petits pois verts.

• • •

Soupe aux patates

Faites frire trois oignons hachés bien fin, dans du beurre, ajoutez-y du sel, du poivre et une dizaine de patates, que vous avez eu soin de peler et de couper par morceaux; poudrez un peu de farine en brassant; mettez de l'eau bouillante à l'égalité, et continuez de brasser jusqu'à ce que les patates soient cuites, écrasez-les, passez-les dans une passoire, remettez dans le chaudron en y ajoutant une pinte de lait frais. Quand la soupe sera cuite, mettez trois jaunes d'oeufs avec un peu de crème.

• • •

Gâteau à la melasse

1 tasse de sucre blanc; ½ tasse de beurre; 2 oeufs; ½ tasse de lait; 1 cuillerée à thé de soda; 1 cuillerée à thé de cannelle; ½ cuillerée à thé d'épices; 1 tasse de raisins (sultana); 1 tasse de raisins de corinthe; ½ tasse de noix hachées; à peu près 2 tasses de farines et 4 cuillerées à thé de poudre à pâte. Cuire pendant une heure.

APPRECIATION

Par une de ces causes incontrôlables, notre chronique du 13 juillet et la matière qui en fait suite a pris, pour arriver à destination, le chemin des écoliers, ainsi son entrée au bureau de la rédaction de la **Liberté** s'est faite en retard. Monsieur le directeur, en homme de ressources, n'a pas voulu que notre petit Coin fut abandonné, aussi a-t-il eu le bon goût d'y insérer une conférence sur la littérature canadienne-française par un des membres de la Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française.

Cette conférence de Mlle Eugénie Dubuc, que je viens de lire et même de relire, m'a remis en mémoire et fait passer devant moi nos gloires littéraires. La lecture en était rafraîchissante. Je n'ai ni le talent ni l'habileté de faire une critique d'un travail mais, il me semble avoir le sens littéraire assez développé pour apprécier un travail où l'on sent l'étude, les recherches et la manière charmante dont il est présenté.

Mlle Dubuc se révèle comme une petite perle cachée qui ne voulait révéler qu'à ses intimes le talent qu'elle a su si bien garder. Ce travail si bien classifié, si gentiment présenté, dénote un esprit sérieux, une plume sûre, qui ne demande qu'à se faire apprécier. D'ordinaire la nomenclature de noms est un peu comme la citation de chiffres ou de statistiques. Après quelques noms on baille, on sent une pesanteur dans les yeux et l'instant d'après l'on dort. Mais ici faire passer sous nos yeux les noms de ceux qui ont illustré notre littérature nationale, c'est comme cueillir une gerbe de fleurs aux couleurs délicates et variées. La lecture de ces noms illustres de nos lettrés rafraichit et nous remet en mémoire le succès progressif des efforts de notre race dans la voie d'un champ encore à exploiter.

Un grand homme a dit quelque part: "Donnez-moi un peuple qui sait son histoire, et ce sera un peuple fort". La connaissance de notre histoire, par le moyen de conférences, éveille l'attention, ouvre de nouveaux horizons à ceux qui ignorent ce que notre race a produit. Combien de nous ignorent encore que notre Canada français a un peu sa littérature à lui. Notre littérature est bien à nous; elle diffère par plusieurs points à la littérature française, notre produit sent le sol naturel et l'air parfumé de nos montagnes et de notre Saint-Laurent.

Gertrude.

UNE MESURE NECESSAIRE

L'Angleterre va limiter l'exportation du coton chez les neutres

Londres, 16. — Le gouvernement anglais espère dans un très court délai limiter au strict nécessaire les exportations du coton dans les pays neutres.

Le marquis de Crewe, lord président du conseil et chef du parti libéral à la chambre des lords, a annoncé cette nouvelle cet aprèsmidi à la chambre des lords.

La déclaration du marquis de Crewe était faite en réponse à une série de questions posées par le baron Charnwood, concernant les approvisionnements de coton et d'autres matières traversant les pays neutres pour aller en Allemagne, et demandant si le gouvernement avait trouvé que les mesures prises depuis le mois de mars dernier avaient été efficaces.

La question en réalité, d'après le marquis de Crewe, n'était posée que pour demander s'il ne vaudrait pas mieux ajouter le coton à la liste de la contrebande de guerre.

"Il y a eu sur cette question, dit l'orateur, beaucoup de malentendus et d'idées fausses et quelques-uns sans aucun doute se produisirent non seulement en Angleterre, mais dans les pays neutres.

"Ce que l'on peut affirmer, continua le lord président du conseil, c'est que les mesures navales prises pour empêcher de nouveaux approvisionnements de coton de parvenir en Allemagne ont été efficaces.

"Le gouvernement a espéré, par des négociations amicales continuelles, d'améliorer la situation jusqu'à ce que le but recherché soit atteint, c'est-à-dire de limiter les exportations dans les pays neutres au strict nécessaire de leurs besoins, calculés sur une moyenne d'importation des dernières années."

UN GESTE ENERGIQUE

Le gouvernement anglais réquisitionne les réserves de charbon

Cardiff, 16. — L'amirauté anglaise a réquisitionné toutes les réserves de charbon. Malgré les prédictions optimistes disant que toute sérieuse difficulté serait aplanie dans les mines de charbon, on a remarqué ce matin peu d'activité dans presque toutes les usines du pays de Galles; c'est en effet le jour que les mineurs, qui ont demandé une augmentation de salaire, ont fixé pour commencer la grève.

Dans un district minier, vingt mille mineurs se sont mis en grève, bravant la proclamation du gouvernement disant que les mesures, de prévoyance de la loi sur les munitions seraient invoquées pour empêcher toute cessation du travail. Vers 10 heures on estimait que plus de 120,000 ouvriers avaient quitté le travail dans les différentes usines du pays de Galles.

Une réunion du comité exécutif de l'union des mineurs de la partie sud du pays de Galles a été décidée ce matin pour conférer avec les représentants de la chambre de commerce, mais patrons et ouvriers parmi les mineurs se montrent inflexibles et la déclaration du gouvernement semble seulement avoir affermi leur résolution de se montrer inébranlable dans leurs demandes.

Les mineurs qui se sont mis en grève malgré la défense du gouvernement sont sujets à une amende de 75 francs ou à une peine de prison.

• • •

Londres, 16. — M. Walter Runciman, président de la chambre de commerce, a télégraphié aujourd'hui aux délégués mineurs actuellement en conférence à Cardiff, qu'il était prêt à conférer demain soir à Londres avec ces derniers.

On présume que le but de cette réunion est de reprendre les négociations appelées à régler toutes ces dissensions et les arrangements pris pour cette réunion confirment, dit-on, l'impression qu'une entente prochaine avec les grévistes est imminente.

Une dépêche de Cardiff au "Central News' dit que les mineurs réunis en conférence ont décidé par un vote de 180 voix contre 113, de ne pas suivre les recommandations du comité qui leur a conseillé de reprendre le travail.

Une note officielle publiée ce soir dit:

"Le ministère des munitions a nommé un tribunal général des munitions, pour le pays de Galles et le Monmouthshire, composé des membres suivants: président, Robert Wallace, conseiller du roi: assesseurs, sir Griffith Thomas, représentant des patrons mineurs, et le conseiller Griffiths, représentant des ouvriers."

TORPILLAGE DU "NEBRASKAN"

L'Allemagne reconnait sa culpabilité et fait des excuses

Washington, 15. — L'Allemagne dans un memorandum officiel transmis de Berlin par l'ambassadeur Gérard, admet que le vapeur américain "Nebraskan" a été torpillé par un sous-marin allemand; exprime ses regrets et se déclare prêt à faire réparation.

Le memorandum allemand est ainsi conçu:

"Le gouvernement allemand a appris par les rapports des journaux que le "Nebraskan" avait été endommagé par une mine sous-marine ou par une torpille sur la côte sud-ouest d'Irlande. Il s'est donc livré de suite à une enquête sérieuse qui l'a convaincu que les dommages subis par le "Nebraskan" avaient été causés par l'attaque d'un sous-marin allemand.

"Dans la soirée du 25 mai le sous-marin rencontra à environ 35 milles et à l'ouest de Fastnet Rock, un vapeur, allant dans la direction de l'ouest, qui ne battait aucun pavillon et ne portait aucune marque indiquant qu'il était à une puissance neutre. On ne remarqua aucun agencement permettant l'illumination du drapeau ou des marques distinctives du navire. Le crépuscule étant survenu, le sous-marin ne fut pas à même d'apercevoir le nom du navire. Dès lors le commandant du sous-marin avec la longue expérience qu'il avait de la guerre maritime qui se livrait dans cette zone, fut obligé de conclure que seuls les vapeurs anglais et non les neutres traversaient cette zone de guerre sans arborer de drapeau et sans indications spéciales, aussi envoya-t-il une torpille sur le navire, convaincu qu'il avait devant lui un vapeur ennemi.

"Peu après le commandant du sous-marin s'aperçut que le navire avait sur ces entrefaites hissé le drapeau américain. Il s'abstint donc en conséquence de l'attaquer à nouveau.

"Comme le navire restait à flot, il n'avait aucune raison de s'inquiéter des chaloupes qui avaient été mises à la mer.

"Il résulte de cela, sans aucun doute, que l'attaque du "Nebraskan" n'était pas dirigée contre le drapeau américain, que le commandant du sous-marin n'a commis aucune faute, et qu'il n'y a eu là qu'un accident regrettable. Le gouvernement allemand exprime donc à cette occasion ses regrets au gouvernement des Etats-Unis et déclare qu'il est prêt à payer pour tous les dommages causés par cet accident aux citoyens américains."

UNE MENACE A LA ROUMANIE

Elle est renfermée dans un article de l'officieuse "Gazette de Francfort"

Londres, 14. — Le correspondant de l'agence Reuter à Berlin télégraphie ce qu'il décrit comme une menace peu voilée à la Roumanie, contenue dans un article de l'officieuse "Gazette de Francfort". Sous le titre "L'heure du Destin de la Roumanie" ce journal dénonce cette nation, comme confisquant du matériel de guerre venant d'Allemagne et en route pour la Turquie.

La "Gazette de Francfort" prétend que d'après ses traités avec les puissances du centre de l'Europe, la Roumanie est obligée d'adopter une attitude amicale envers elles et dit, d'après la dépêche:

"Comme la Roumanie n'a pas besoin actuellement de craindre la Russie et n'agit pas conformément à la théorie américaine, acceptée par les puissances de l'entente, en ce qui concerne l'exportation du matériel de guerre, le maintien par la Roumanie, de la prohibition du transport de ce matériel, est dicté par la considération de son propre intérêt, bien ou mal compris. Elle désire, donc, affaiblir la Turquie et soutenir l'attaque faite sur les Dardanelles."

La "Gazette de Francfort", ajoute le correspondant, "montre que la Roumanie a interprété son rôle de neutralité dans un sens tout à fait insultant pour la Turquie, alliée des puissances du centre, et conclut:

"L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie sont maintenant libres de décider si elles se considèrent ou non engagées par leur accord avec la Roumanie. Elles ne cessent pas de s'intéresser à la continuation de l'indépendance de la Roumanie, mais nous pouvons concevoir le cas, qui se produira peut-être dans les négociations futures de la paix, ou cet intérêt pour lequel il n'existe plus d'obligation, devra prendre rang en arrière des intérêts plus importants des puissances du centre elles-mêmes."

L'AEROPLANE SUPPLANTERA LE SOUS-MARIN

Telle est l'opinion d'Orville Wright

New-York, 18. — M. Orville Wright a fait la déclaration suivante:

"A mon avis, le champ le plus vaste où pourront se développer les forces dépensives de l'Amérique se trouve dans l'aviation. Les sous-marins ont démontré leur importance, mais les aéroplanes ont deux avantages très distincts.

"Ils ont tout d'abord une vitesse quatre fois supérieure à celle des sous-marins.

"En second lieu, leur champ de vision est presque illimité, si on le compare à celui du sous-marin.

"C'est pourquoi ils ont une valeur incalculable pour effectuer des reconnaissances, alors que, pouvant transporter des poids de plus en plus lourds et lancer avec précision un grand nombre de bombes, ils seront aussi efficaces pour l'offensive qu'un sous-marin.

"Enfin, les aéroplanes peuvent être utilisés avec grand avantage pour protéger les gros navires contre les attaques des sous-marins."

Pour Lire au Foyer le Dimanche

UN POINT IMPORTANT

Nous ne pouvons trop insister sur ce fait que, pour ne pas devenir alcoolique, il ne suffit point de ne pas s'enivrer, de ne pas boire avec excès: quiconque consomme régulièrement une boisson distillée, même en quantité dite modérée, quiconque consomme copieusement et habituellement une boisson fermentée, — vin, bière, cidre, — est destiné à devenir fatalement alcoolique.

Il n'est personne qui soit à l'abri de l'alcoolisme, et nous connaissons des gens très honorables, très soucieux de leur tenue, qui sont alcooliques, ou en voie de le devenir: cependant tous vous soutiendront, avec la plus entière bonne foi, qu'ils ne boivent pas. En effet ils ne boivent pas... plus que les autres.

Histoire d'un employé

Nous avons connu un homme très intelligent et très travailleur, appartenant à une excellente famille, occupant une place lucrative, accomplissant les devoirs de son emploi avec le plus grand zèle et à la pleine satisfaction de ses chefs. Jamais personne ne l'a vu ivre, ni même ému: en apparence il était d'une régularité de vie parfaite, et d'ailleurs sa large carrure et sa vigueur exceptionnelle le devaient, semblait-il, le mettre à l'abri de l'alcoolisme, s'il faisait des excès.

Or, il buvait, non pas plus, mais autant que la plupart de ses collègues. Un cognac le matin après son café; à midi, à la sortie du bureau, un ou plusieurs apéritifs. Bonne fourchette, il arrosait son dîner de pas mal de verres de bière et de vin, n'oubliant pas le pousse-café et prenant parfois un supplément de liqueurs; avant de retourner au travail, s'il rencontrait quelque ami, une station dans un café lui semblait indispensable, car "on cause mieux devant un verre" de n'importe quoi. Le soir, même consommation qu'à midi, quand une réunion de cercle, de société quelconque, que sais-je? — n'était pas une occasion de se coucher tard et d'absorber encore des bocks et des verres de liqueur.

Voilà quelle était la parfaite régularité de vie de mon pauvre ami. Sans doute, il n'était pas parvenu de but en blanc à une alcoolisation aussi méthodique, mais par une pente insensible il en était arrivé peu à peu à consommer largement. Le résultat prévu n'a pas manqué: à trente-cinq ans, il commença à souffrir de l'estomac, et dix ans après, ce colosse, bâti pour vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans, partait à sa dernière demeure, victime de cet alcoolisme honnête et décent que se refusent bien peu d'hommes raisonnables.

Nous avons cité cet exemple typique: nous aurions pu en produire beaucoup d'autres.

Une pente fatale

Bien peu d'alcooliques le deviennent par alcoolisation rapide. Sans doute nous connaissons des jeunes gens arrivés en peu de temps au dernier degré de l'alcoolisation, et nous avons vu de nos camarades mourir à vingt-quatre ans des suites d'absinthisme aigu. Ces cas sont l'exception.

C'est insensiblement qu'on devient alcoolique. Au début on ne prend qu'un verre ou deux d'alcool, et même pas tous les jours. On boit surtout les jours de fête, on fait un petit extra. Bientôt le goût de l'alcool vient: on en prend plus souvent, tous les jours. On aime à déguster un verre de liqueur après le repas, on prend un verre de vin de plus, ou bien on prend un genièvre ou un cognac au cabaret ou au café. Les apéritifs suivent et peu à peu, sans s'en douter, tout en se jurant à soi-même et aux autres qu'on ne boit pas, on en arrive à consommer quotidiennement une quantité considérable d'alcool.

Or, celui qui consomme habituellement de l'alcool, est amené fatalement à augmenter insensiblement la dose. Cet accroissement se fera parfois d'une manière extrêmement lente, presque imperceptible, mais il se fera sûrement, car la consommation du toxique appelle fatalement sa consommation plus grande, parce que l'excitation passagère qu'il produit semble seule capable de combattre la dépression réelle et durable qu'il entraîne comme conséquence nécessaire. L'alcool devient, pour ses dévôts, le remède apparent au mal qu'il a fait, il leur devient une nécessité permanente.

L'alcoolique, une fois dans l'engrenage de son infernale passion, est destiné à y être broyé tout entier: corps, intelligence et âme, rien ne peut résister à l'action débilitante et néfaste du poison. Sans doute cette action ne s'exerce pas également chez tous; des circonstances multiples peuvent influer sur le résultat final et le rendre plus ou moins terrible, mais nul n'a le droit de se flatter qu'il s'arrêtera au point voulu. Il en est de l'alcool comme de la débauche: le plus sûr moyen d'échapper à ses désastreuses conséquences, c'est de ne pas s'y exposer.

Dr Faidherbe.

L'ALCOOLISME EST HEREDITAIRE

L'alcool ne limite pas ses ravages à l'infortuné qui l'absorbe. Après avoir payé lui-même un lourd tribut à la maladie, l'alcoolique a engendré des enfants qui héritent de son goût de l'alcool, goût parfois latent, mais qui se réveille et se développe à certaines heures et devient une violente passion. Il a nom l'**appétence** et il peut naître à n'importe quel âge de la vie. C'est l'héritage le plus terrible que lègue l'ivrogne ou l'alcoolique à leurs descendants. C'est une sorte de péché originel qu'une longue résistance peut contraindre mais que rien ne **peut faire disparaître**.

Il n'y a pas d'agent plus actif de dépérissement des races que l'abus de l'alcool. Le professeur Demme compara 10 familles d'alcooliques avec 10 familles sobres. Les enfants qui vinrent à bien furent pour les familles sobres, dans la proportion de 82%, et dans les autres de 18% seulement; 12 moururent par faiblesse de constitution, 5 restèrent nains, 8 furent idiots, 13 épileptiques, 5 sourds-muets ou difformes, 15 ivrognes atteints de la danse de Saint-Guy ou de l'épilepsie.

Voici un autre tableau qui vient appuyer ces données et qui est fourni par le Dr Henri Blondel:

Comparaison entre 12 familles de buveurs et 12 familles d'abstinents.

Nombre total des enfants: intempérants, 57; tempérants, 61.

Morts dans la première semaine: intempérants, 25; tempérants, 6.

Idiots: intempérants, 6; tempérants, 0.

Mal conformés, rabougris: intempérants, 5; tempérants, 0.

Epileptiques: intempérants, 5; tempérants, 0.

Déformés et malades: intempérants, 5; tempérants, 0.

Ivrognes héréditaires: intempérants, 2; tempérants, 0.

Le professeur Pellmann a établi, d'après la statistique officielle, la vie de **709 descendants d'une alcoolique**: 106 enfants naturels, 142 mendiants, 64 entretenus aux frais de la commune, 181 femmes de mauvaise vie, 76 condamnés pour crimes dont 7 pour meurtre. Cette triste postérité coûta à l'Etat en 75 ans la somme de 6,205,000 francs. ($1,197,565.00). On peut trouver en foule de semblables exemples.

L'ivrognerie et l'alcoolisme sont héréditaires.

* * *

Et vous entendrez encore bien des gens vous dire sérieusement qu'un débit de boisson est nécessaire au succès d'une paroisse.

"Ça fait marcher les affaires."

Vers la ruine, oui; vers le succès, jamais.

Le plut tôt le Gouvernement aura remplacé par une taxe directe le revenu qu'il retire de la fabrication de l'alcool meurtrier, le plus tôt nous aurons la vraie prospérité matérielle. Et, mon Dieu, que d'âmes de moins prendront le chemin de l'enfer.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE PAPE TEL QUE JE L'AI VU

Sous ce titre, M. Henri de Noussanne vient de publier dans l'**Intransigeant**, de Paris, un article des plus intéressants sur Sa Sainteté Benoît XV. Cet article est très favorablement accueilli par la presse catholique de France.

"Au cours d'un récent voyage en Italie, j'ai eu l'honneur d'être reçu, le 7 juin, par le Souverain Pontife. Entré dans sa bibliothèque à 11 h. 35, j'en suis sorti à midi 20. J'ai vu aussi, plusieurs fois et longuement, quelques-uns des hauts dignitaires de l'Eglise, à Rome.

"Accueilli au Vatican, à titre privé et avec la même bienveillance qu'à diverses reprises, sous le pontificat de Pie X, je n'ai pas eu l'idée de publier ce qui m'avait été imposé. Mais, en raison du tumulte qui se prolonge autour de l'interview parue sous la signature de M. Latapie, je crois devoir apporter un témoignage et une impression qui peuvent servir la vérité. Loin de moi la pensée d'infirmer ou de confirmer quoi que ce soit de ce que ce soit. Je cède seulement à une obligation de conscience et ne donne, en somme, qu'une opinion personnelle que chacun est libre d'apprécier à son gré.

"Au premier abord, le Pape se révèle simple et bon. Il n'a pas la sérénité souveraine et si humble en même temps de Pie X. Il a plus... — comment dirai-je? — d'accessibilité. Pie X plaçait l'Evangile entre son interlocuteur et lui. Benoît XV s'appuie à l'Evangile et s'abandonne à qui lui parle.

"Visiblement il veut plaire, comprendre, compatir. On sent que son caractère s'accorde avec sa mission et qu'il est incapable de haïr.

"Pourquoi veut-on qu'il n'aime pas la France?

"Il aime tous les hommes, à commencer par les catholiques, ses fils spirituels. Il ne méconnaît rien du mérite et des oeuvres des catholiques français, ni du génie de la race française, encore moins de la race italienne — la sienne, — et il prend plaisir à rendre hommage à la correction du gouvernement italien dans les circonstances difficiles de la guerre. Mais pénétré des traditions de l'Eglise, initié plus qu'un autre, de bonne heure, au sentiment de l'universalité de Rome, attaché, dès sa jeunesse, à l'oeuvre politique et sociale que poursuit dans le monde la civilisation chrétienne, dont la force initiale appartient à la Papauté, il est manifestement enclin au goût de concilier les choses et au soin de ne se prononcer publiquement qu'après s'être entouré de tous les témoignages et à une heure favorable qui n'est pas, selon lui, celle des mêlées sanglantes au milieu desquelles il lui semble qu'il engagerait imprudemment la majesté du Saint-Siège.

"Ceci dit, il est indéniable que les Austro-Allemands se sont assurés, au Vatican et dans le Sacré-Collège, de nombreuses sympathies qui restent agissantes. Ils ont mis à profit nos fautes depuis la Séparation et avant. Il convient cependant de ne pas oublier que le cardinal della Chiesa fut essentiellement l'élu des larmes muettes du cardinal Mercier et des indignations éloquentes du cardinal Amette. La majorité qui se porta sur so nom voulut amener au pouvoir suprême un Pape vraiment latin.

"On peut donc s'étonner que le Saint-Siège ait paru se laisser impressionner notamment par ce qu'on appelle, à Rome, la théorie de "l'Affamamento".

"C'est le point de vue allemand dans la question du **Lusitania**, la seule que j'aborderai comme exemple, parce qu'elle est typique.

"On veut nous affamer, disent les Germains. C'est de la barbarie. Nous y répondons par de la barbarie. Qui donc a commencé?"

"Le Saint-Siège a été bouleversé lors de la catastrophe du **Lusitania**, mais les diplomates austro-allemands et leurs amis se sont précipités vers la Porte de Bronze, et finalement, le Vatican a consulté "un homme très compétent".

"**Abusé par ce conseiller trop subtil**, il n'a pas vu, c'est vrai, qu'entre un blocus qui permet toujours l'évacuation des bouches inutiles et le fait brutal de torpiller un paquebot d'où 1,000 ou 2,000 femmes et enfants ne peuvent être sauvés, aucune comparaison n'est soutenable, et que le blocus est licite et la torpille criminelle.

"C'est une erreur dont l'étendue prouve, chez le Pape, un excès de confiance et une répugnance à condamner, qui sont le propre d'un esprit scrupuleux. Mais le scrupule n'est pas de la partialité; pas plus que le silence n'est de l'approbation.

"Les catholiques français auraient tort de se troubler. Ils feraient le jeu de ceux qui ont saisi une occasion magnifique d'attaquer l'Eglise en attaquant la **Papauté**.

"Tant de bruit ne peut qu'affecter péniblement le Saint-Siège, douloureusement émm surtout d'appréhender que la France reste irréfléchie au point de croire, sur du tapage, que le Souverain Pontife oublie qu'il est le gardien ici-bas de la justice et de la vérité.

"Douter serait, de notre part, d'autant plus coupable que la Papauté, si accueillante à tous les Français qui se présentent au Vatican, a voulu donner et a donné récemment — je le sais — les preuves les plus évidentes de son désir d'équité exprimé dans le souci, clairement manifesté de sauvegarder certains intérêts essentiels que nous devons avoir à coeur.

"Il n'est pas possible d'en dire davantage aujourd'hui. Chaque chose vient en son temps."

CETTE LETTRE A M. BUELOW...

Récemment les journaux anti-papistes ont beaucoup jasé à la nouvelle que le Pape avait écrit une lettre personnelle à l'ancien ambassadeur allemand à Rome, le prince de Büelow. On a tenté de donner à cette lettre une signification politique et on a voulu l'interpréter comme une nouvelle preuve de la faveur du Pape pour les Alliés teutons. Il est maintenant avéré, comme le déclarait il y a peu l'**Osservatore Romano**, que c'était simplement une réponse à une lettre du prince qui ne s'étant jamais rendu au Vatican durant son dernier séjour à Rome et n'y pouvant pas y aller, avait choisi ce moyen pour prendre congé du Saint-Père et lui demander sa bénédiction apostolique pour la princesse sa femme.

UNE AUTRE DE M. LATAPIE

Selon M. Latapie, le Souverain Pontife se serait plaint à lui qu'une lettre du patriarche de Venise, adressée au cardinal Gasparri, aurait été remise à ce dernier avec les cachets brisés. Or le patriarche de Venise se trouve à Rome; ses lettres ne sont donc pas envoyées par la poste italienne, mais par les commis de la chancellerie apostolique à laquelle le patriarche de Venise (qui n'a pas encore pris possession de son diocèse) appartient encore en ce moment.

Dans ce cas, remarque justement un journal italien, parler de cachets brisés constitue un non-sens.

LA SUISSE ET LE VATICAN

La Suisse aura-t-elle son représentant auprès du Vatican? Tout le fait prévoir. Quelques-uns des journaux les plus importants de la confédération helvétique viennent d'inaugurer une campagne dans ce sens.

LA HOLLANDE ET LE SAINT-SIEGE

La première Chambre hollandaise a adopté sans discussion le projet de loi autorisant la nomination d'une mission extraordinaire auprès du Saint-Siège.

La deuxième chambre l'avait adopté par 83 voix contre 10.

Les appels véhéments de la maigre opposition aux préjugés protestants n'ont eu aucun effet.

LA Y. M. C. A.

Nous avons un certain nombre de catholiques qui ne peuvent comprendre comment il se fait que l'Eglise ne voie pas d'un bon oeil ses fidèles faire partie de sociétés protestantes.

Ce que des catholiques aveugles ne peuvent apercevoir, les protestants tant soit peu avertis le voient clairement, ainsi qu'en témoigne une interview donnée récemment au révérend Père Edouard-F. Garesche, jésuite, par M. L.-Wilbur Messer, de Chicago, secrétaire général de la Young Men's Christian Association.

On sait que les catholiques ne sont pas reconnus officiellement par l'association, qu'ils n'y ont ni droit de vote ni droit d'élection à quelque charge que ce soit. Cette exclusion est entièrement due à la religion qu'ils pratiquent ... ou même que souvent ils ne pratiquent plus.

Comme le R. P. Garesche demandait si la Y. M. C. A. ne modifierait pas ces dispositions étant donné le grand nombre de catholiques qui en font partie:

"Je suis d'avis, lui a déclaré le secrétaire général, que la Y. M. C. A. doit rester ce qu'elle a toujours été, une **organisation protestante**. La Y. M. C. A., je vous le dis franchement, ne devrait pas compter de jeunes catholiques sérieux comme membres actifs. Ils n'y sont pas du tout à leur place. "They are out of place there."

Et sait-on combien de ces jeunes catholiques font partie de la Y. M. C. A., et ne sont par conséquent, pas du tout à leur place? — 150,000 sur un total de 625,000 membres, au dire du P. Garesche, S. J.

Que les catholiques établissent donc des oeuvres de jeunesse confessionnelles; "il paraît impossible que des catholiques et des protestants puissent efficacement travailler de concert dans une oeuvre comme celle-ci."

Cette opinion cadre parfaitement avec les enseignements de Rome sur la confessionnalité des oeuvres.

Le secrétaire général de la Y. M. C. A. insiste sur cette idée. Il dit encore: "Dans les circonstances présentes, il vaut beaucoup mieux qu'il existe deux organisations distinctes."

Mais la déclaration la plus importante que M. Messer ait faite au cours de cette entrevue, c'est bien la suivante; elle a été prononcée délibérément; les termes en font foi.

"C'est mon opinion, dit-il, que le plus grand nombre des jeunes catholiques qui se font membres de la Y. M. C. A. ont pratiquement mis de côté leur allégeance à l'Eglise catholique."

On le voit, la Y. M. C. A., répandue dans les principales villes du Canada mais surtout aux Etats-Unis, est une oeuvre officiellement et essentiellement protestante et même une oeuvre de prosélytisme. Et elle entend si bien rester telle et garder son esprit qu'elle ne veut admettre nulle part et d'aucune façon de catholiques dans sa direction.

C'est ce que les protestants ont inventé de mieux pour garder leurs adeptes et pour s'en attirer de nouveaux.

Ce n'est rien autre chose qu'une oeuvre post-scolaire protestante.

L'atmosphère ne peut y être que défavorable à la foi de nos jeunes gens.

Un catholique qui fréquente une telle oeuvre met donc sa foi en danger, non seulement en la plaçant dans une atmosphère non catholique, mais encore en l'exposant à un prosélytisme qui, pour être plus dissimulé que la prêche du ministre au temple, n'en est peut-être, pour cela, même, que plus pernicieux.

Nous avons tenu à citer cet article pour montrer le danger de l'esprit de neutralité chez les nôtres. Presque toujours, sous des apparences de neutralité se cache une propagande protestante. Infiltration lente mais sûre. Nos catholiques ne se forment une mentalité protestante qui les rend incapables de saisir une idée catholique à sa juste valeur, et se qui pis est ils vous regardent du haut de leur soi-disant largeur de vue lorsque vous voulez réduire dans la pratique journalière un principe catholique. On vous taxe d'esprit étroit et on tire le rideau. Le poison a produit son effet.

COMMUNIONS DE VACANCES

Poussés par les exhortations de vos maîtres et les exemples de vos condisciples, vous avez communié souvent au cours de l'année qui finit. Pour être dignes de recevoir dans vos coeurs le Roi des vierges, vous avez évité les compagnies suspectes, les conversations inconvenantes. Vous avez appris à devenir de petits héros en luttant généreusement contre les images sensuelles qui surgissaient dans votre imagination, contre les tentations qui montaient de cette concupiscence, triste héritage du péché originel.

Vous commencez à comprendre ce que c'est que l'abnégation chrétienne et les efforts que demande la couronne céleste.

Parce que vous avez communié souvent vous êtes restés chastes, et parce que vous êtes restés chastes, vous avez mieux travaillé, vous avez développé votre intelligence, votre volonté, vous êtes devenus de petits hommes capables de sacrifices.

Vous allez en vacances, vous allez respirer l'air pur de la campagne. Vous aurez beaucoup de loisirs. Le désoeuvrement, le laisser aller, de pernicieux exemples, des amis douteux peuvent dissiper les trésors acquis pendant l'année.

Eh bien! il faut que vous soyez capables d'une résolution virile, il faut que vous entriez dans la ligue de communions des vacances, pour vous garder purs et bons.

Si vous demeurez près de l'église, rien n'empêche que vous vous couchiez d'assez bonne heure pour assister à la messe le matin et que vous continuiez la pratique de la communion fréquente.

Si vous demeurez loin de l'église, vous pouvez au moins entrer dans la ligue de la communion hebdomadaire. Si vous ne prenez pas vos précautions contre votre propre faiblesse et les entraînements ambiants, vous tomberez, vous resterez dans votre misère. Vous passerez de mauvaises vacances. Car comment peut-on jouir de la paix et de la joie, quand le remords trouble la conscience et qu'on a rompu le pacte de l'amitié divine.

Vous allez donc demander une petite feuille de la ligue de communions. Vous allez donner votre parole d'honneur. Vous allez vous engager à envoyer à vos maîtres une petite lettre au milieu des vacances pour leur faire part de votre fidélité.

Rappelez-vous, mes chers écoliers, que pendant les vacances vous avez besoin de la prière, de la vigilance: **Priez et veillez**, mais surtout du Vin qui fait germer les courages et les puretés: la sainte Eucharistie.

L'ALCOOL ET L'ENFANT

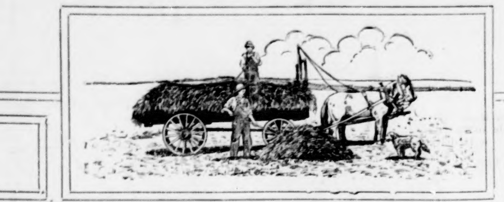
L'usage de l'alcool chez les enfants est très nuisible, même lorsqu'il est prit en très petite quantité, comme cela se fait dans trop de familles.

Le développement de l'enfant est ainsi retardé au point de vue intellectuel.

Les directeurs et les directrices d'écoles pourraient en dire long sur le compte des enfants qui ont pris de l'alcool, soit dans les sirops calmants à base d'alcool, soit dans le lait d'une mère ou d'une nourrice alcoolique. Ces enfants sont de beaucoup inférieurs aux autres, leurs progrès sont plus lents, ils n'ont pas de mémoire, ils sont incapables d'attention, ils n'ont qu'une volonté faible et sans énergie; ce sont des êtres inférieurs atteints de débilité physique, intellectuelle et morale. Ils sont irritables, nerveux, rachitiques parfois, toujours atteints de quelque maladie physique et intellectuelle qu'un bon régime ne peut que très difficilement faire disparaître. Et l'on peut dire la même chose de ceux qui descendent de parents alcooliques.

Loin d'être un stimulant pour les enfants faibles et chétifs, il leur est encore plus nuisible qu'aux autres.





CONSEILS PRATIQUES

C'est pendant l'été que l'on peut généralement acheter au meilleur compte la moulée nécessaire pour l'automne et l'hiver. Surveillez attentivement les marchés et **achetez en coopération.**

Nourrissez bien vos chevaux de travail pendant les durs travaux de l'été et de l'automne. Un mélange de grain composé de cinq parties d'avoine et une partie de son vous donnera d'excellents résultats. Tout en nourrissant bien, n'oubliez pas le laxatif régulier, toutes les semaines, soit la pâtée de son le samedi soir, soit le pâturage le dimanche.

Tenez le poulain en bon état de croissance, mais pas trop gras. Le poulain bien développé, en bon état de chair, sevré avec de l'herbe, du grain et du lait, fait le cheval le plus gros et le meilleur.

Si vos juments n'ont pas été saillies au printemps, pourquoi ne pas les faire saillir cet automne. Les poulains d'automne sont souvent tout aussi économiques que ceux du printemps et les juments peuvent faire leur part des durs travaux du printemps et de l'été.

Si les pâturages ne sont pas bien garnis, donnez aux vaches laitières une portion généreuse mais judicieuse de fourrages verts et de grain. Vous obtiendrez d'aussi bons résultats d'un sac de moulée donné avant que la production du lait ait commencé à baisser que de quatre sacs donnés après qu'elle a baissé. Vous pouvez l'empêcher de décroître; vous ne la ferez pas remonter de beaucoup.

Servez-vous d'une bonne préparation contre les mouches. Vous économiserez ainsi bien des livres de lait et vous épargnerez bien des tourments à vôs vaches. Pendant les grandes chaleurs de l'été, tenez les vaches dans l'étable le soir, s'il n'y a pas d'ombrage suffisant au pâturage.

Conservez les fourrages verts pour suppléer au manque de pâturage. S'il n'y en a pas assez cette année, préparez-vous à en cultiver plus l'été prochain.

Les veaux qui sont exposés aux mouches et à une chaleur intense ne se développent jamais bien. Donnez-leur donc un abri confortable pendant la journée et vous gagnerez bien des livres de poids.

La viande de boeuf est rare. Employez donc vos pâturages de la façon la plus économique possible. Donnez des fourrages verts et même une ration de grain limitée en été et en automne. Finissez vos boeufs parfaitement et rapidement. Nourrissez bien les animaux d'un an; on les néglige généralement et on perd beaucoup d'argent par suite de cette négligence.

Les moutons n'ont jamais autant rapporté qu'aujourd'hui. Si vous voulez augmenter votre troupeau ou vous lancer dans l'élevage du mouton commencez en été ou au début de l'automne. Ce sont les meilleures saisons.

Avant de mettre les moutons dans leurs quartiers d'hiver, assurez-vous qu'ils ne sont pas infectés de parasites. Lavez-les en automne, cela paie.

Poussez le développement des agneaux au pâturage, même s'il vous faut pour cela donner une petite quantité de grain. Si vous voulez obtenir une augmentation de poids rapide et économique, servez-vous de pâturage de navette et de trèfle.

Avant d'accoupler les brebis, mettez-les sur un bon pâturage jusqu'à ce qu'elles soient en parfait état. Vous en aurez plus d'agneaux, et des agneaux plus vigoureux le printemps prochain.

Porcs.—Hâtez le développement des portées d'automne avant que l'hiver arrive. En hiver, il n'y a que les porcs bien développés qui donnent du lard bon marché. N'employez que les meilleurs verrats pour la reproduction. Les bons verrats sont rares; ne vous débarrassez donc pas trop vite du reproducteur qui a fait ses preuves.

Si vous n'avez pas de silo, ou si votre silo n'est pas assez grand, construisez maintenant, ce n'est pas trop tard. Les fourrages de la ferme n'ont jamais eu tant de valeur qu'à l'heure actuelle.

Si vous avez des poussins éclos après le 1er juin, prenez-en bien soin, et donnez-leur une bonne nourriture. Tenez l'éleveuse bien chaude, la nuit, même lorsque la température est élevée. Règle générale, les poussins d'éclosion tardive ne font pas d'aussi bons sujets que les autres, et il vaudrait peut-être mieux les vendre pour la table. Cependant, si avec de bons soins, vous parvenez à faire développer les poulettes avant l'hiver, vous pourrez avantageusement les conserver pour la ponte. Mais **ne les employez pas pour la reproduction.**

Les poussins éclos sous les poules sont exposés à avoir de la vermine; soyez donc sur vos gardes. Pour tuer les poux de tête, frottez légèrement la tête du poussin avec un peu de vaseline. Ayez soin de ne pas employer des poudres insecticides trop fortes. Les fleurs du soufre et quelques autres insecticides commerciaux, "brûleront" vos poussins si vous en mettez trop. Toute poussière fine, par exemple les cendres de charbon passées par un tamis fin, ou la poussière du chemin, détruit la vermine du corps: vous la rendrez d'autant plus efficace en y ajoutant des fleurs de soufre, de la poudre de pyrèthre, de l'acide carbolique brut ou un autre insecticide de ce genre. Un peu d'onguent bleu, — un morceau de la grosseur de la moitié d'un pois, — frotté sous les ailes ou sous l'anus, débarrassera une poule de ses poux en peu de temps.

Pendant les chaleurs, surveillez le poulailler pour empêcher la vermine de s'y introduire. Si vous en avez trouvé, nettoyez votre poulailler à fond. L'aviculteur du Dominion vous fournira, sur demande, des instructions complète sur la façon de débarrasser un poulailler de la vermine.

NOTES AGRICOLES

En 1913 l'expédition totale de graine de lin aux ports du Royaume-Uni a été de 6,149,327 boisseaux, la ville de Hull a reçu 2,670,091 boisseaux. En 1914, en raison de la faible récolte, les expéditions ne se sont montées qu'à 176,694 boisseaux, dont 82,074 boisseaux sont allés à Hull.

• • •

D'après le bulletin hebdomadaire du Ministère du commerce en date du 17 mai, il s'était expédié de Boston, à la fin de mars, 80,257 barils de pommes, 58,248 barils de Halifax, 21,854 barils de Montréal, 15,930 barils de Portland, 4,553 barils de Saint-John, N.-B., et 3,825 barils de New-York.

• • •

Le Ministère de l'agriculture de la Saskatchewan prend des dispositions pour donner des cours abrégés pour les instituteurs pendant les mois de juillet et d'août, au collège d'agriculture de Saskatoon et à l'école normale de Régina. Il y aura au collège des cours d'étude de la nature, des cours de jardinage et d'agriculture élémentaire, et. à l'école normale, un cours de science ménagère.

• • •

Dans le bulletin hebdomadaire du Ministère du commerce en date du 17 mai 1915, le commissaire intérimaire du commerce a Leeds, M. Claude Dyer, appelle l'attention sur ce fait que la Belgique et la Russie ont expédié au Royaume-Uni du lin non préparé et dont la valeur se montait à vingt millions de dollars. En Russie les exigences militaires ne laisseront que très peu de lin pour l'exportation tandis que la quantité fournie par la Belgique sera absolument nulle. Le bureau impérial de l'agriculture a publié un feuillet demandant aux cultivateurs de cultiver plus de lin pour la fibre. M. Dyer croit que le Canada devrait profiter de l'occasion qui se présente.

• • •

Les beurreries de l'Alberta ont fabriqué plus de 5,250,000 livres de beurre en 1914, et la valeur totale des produits laitiers dépassait $10 500,000.

• • •

Un rapport du gouvernement nous apprend que la superficie en luzerne en Alberta qui était de 2,592 acres en 1910 a été portée à 11,400 acres en 1914. Dans la même période le rendement a augmenté de 5,000 à 32,000 tonnes. La valeur de la récolte de luzerne de 1914 est exactement de $11.41 la tonne, et le total de $365,000; la luzerne rapporte donc maintenant aux cultivateurs de l'Alberta une moyenne de $1,000 par jour de l'année. Si l'Alberta produit actuellement les deux tiers de toute la luzerne récoltée dans les provinces des prairies, c'est sans doute à cause des grandes superficies irriguées dans la partie sud de la province, où l'on produit la luzerne avec peu de difficuté et qui donnent de gros rendements nets pour le travail et l'argent placé. — **Country Life in Canada, mai 1915.**

• • •

Les quantités de bacon, de jambon, et de porc exportées du Canada pendant l'année terminée le 31 mars 1915 sont les suivantes:

Bacon	76,801,419 livres
Jambon	17,958,874 "
Porc	21,288,226 "
Total	116,048,519 "

• • •

Le **Journal of Agriculture** du sud de l'Agriculture note la hausse sur le prix du boeuf gelé, exporté de cet état sur le marché de Smithfield, Angleterre. Les cours ont augmenté de 2⅝ d. par livre en 1896 à 6⅛ d. en janvier de cette année. Le prix de la viande d'agneau a augmenté, de 3⅝ d. par livre en 1897, à 6½ d. cette année. En 1913. l'Australie a exporté en Grande-Bretagne, 1,084,832 quartiers de boeuf, et 4,442,517 moutons abattus. L'Argentine a exporté 4,021,531 quartiers de boeuf.

ILLUSIONS ALLEMANDES

Une paix séparée avec la Russie

Amsterdam, 15. — Le gouvernement allemand encourage, ouvertement, les discussions de presse, en vue des possibilités d'une paix séparée, avec la Russie, selon les nouvelles de Berlin d'aujourd'hui.

"Une entente avec la Russie, n'est pas impossible, d'autant que, seules, des questions politiques nous séparent", dit une circulaire gouvernementale envoyée à tous les journaux. L'article de la presse, insiste aussi sur le fait que les opérations des sous-marins ont convaincu l'Angleterre, que sa position, en tant que puissance mondiale, n'était pas hors d'atteinte.

L'AGRICULTURE ET LA GUERRE

Un fait qui doit grandement nous encourager, c'est que l'on se rend mieux compte de la part que prend l'activité rurale dans l'économie de notre vie nationale; et la crise que nous traversons en accentue encore l'importance. La part que joue l'agriculture dans cette guerre a une importance vitale. Je ne ferai que résumer quelques phases de cette grande question. Sans approvisionnements la guerre devient impossible, et c'est pour nous une question vitale que de considérer la part que les provisions de vivres peuvent avoir sur le succès des millions d'hommes qui combattent pour nous. La guerre cause un gaspillage énorme de vivres: dans ce petit pays qui a supporté le fardeau principal de ce grand conflit, la Belgique, un nouvel esprit animait la vie rurale depuis vingt ans; par des méthodes intelligentes et économiques, la Belgique accomplissait sur ses fermes un travail qui n'était rien moins que merveilleux; elle nourrissait une population de 589 habitants au mille carré. D'après une évaluation des plus modérées, la perte subie par la destruction de ses fermes et de ses maisons de ferme doit se monter au moins à $500,000,000. La France, qui ne lui cède rien en intelligence et en énergie, produit plus de blé sur son territoire relativement restreint, que ne font nos provinces des prairies. La Russie, qui produit actuellement plus d'un quart des blés du monde, a enlevé aux champs des millions de travailleurs pour les incorporer dans l'armée. La Hongrie, dont la production moyenne était de 145,000,000 de boisseaux de blé, ou, à peu près autant que nos trois provinces des prairies pour l'année dernière, a vu ses plaines ravagées par d'immenses armées. Ce pays subira la pression de la guerre dans toutes les phases de la production agricole.

On se rend si bien compte de ces choses aujourd'hui qu'on a labouré et planté ces mois derniers dans un rayon d'un mille des tranchées anglaises. Les vieillards et les enfants labouraient pendant que les femmes semaient. Sir John French avait pris des dispositions pour que son armée ne passe pas sur les fermes en culture à moins de nécessité urgente, et le fait de marcher sur des terres labourées est un délit qui doit être expliqué aux quartiers généraux de l'armée britannique. En passant en revue une partie des troupes qui avaient pris part à la bataille de Neuve-Chapelle, le Général French fit un long détour à cheval pour éviter un champ de blé. "Je puis en faire le tour pour rencontrer mes hommes," dit-il: "j'aime mieux cela que de détruire une récolte de blé."

Efforçons-nous de produire

Il est de notre devoir, avec les champs illimités dont nous disposons, la liberté dont nous jouissons, d'appliquer toute notre énergie à la production des choses qui sont nécessaires à la vie de ceux qui luttent pour la défense de nos institutions et de nos libertés. Nous sommes heureux de constater que le Canada répond à ce grand appel et nous avons des raisons de croire aujourd'hui, que nos fermes canadiennes rendront plus cette année qu'elles n'ont encore jamais fait. Les rapports que j'ai reçus de notre grand Ouest sont très encourageants: la superficie ensemencée est d'au moins 20 pour cent plus considérable qu'auparavant, et, ce qui est encore plus important, le sol lui-même a été préparé avec plus de soin et plus d'intelligence. Dans les districts du sud de l'Alberta et de la Saskatchewan, où la sécheresse a fait bien du mal l'année dernière, le sol contient plus d'humidité qu'il n'en a jamais contenu jusqu'ici, et, si les conditions sont favorables, je compte que le Canada rentrera la plus forte récolte de grain qu'il ait jamais enregistrée dans ses annales agricoles.

Si les cultivateurs canadiens sont encouragés par une récolte plus forte et par des prix plus avantageux, il faut espérer que notre agriculture et que nos autres industries se trouveront sur des bases plus solides qu'auparavant. Il nous faut apprendre à ne plus dépenser $2.00 pour produire $1.90. Il nous faut supprimer ce gaspillage et comprendre cette vérité éternelle qu'il n'y a que le travail intelligent et énergique qui paye, en agriculture comme dans tout le reste.

Si nous voulons renforcer et agrandir notre population rurale, il est clair que nous devons rendre la vie sur la ferme, non seulement plus avantageuse, mais aussi avantageuse; nous croyons que le meilleur service que nous pourrions rendre sous ce rapport serait de développer l'enseignement agricole tout le long de la ligne. Intéressez un garçon ou une fillle à l'étude des problèmes de la nature et la bataille est à moitié gagnée; ce n'est que lorsqu'ils les comprendront que nous pourrons réunir les grandes forces de la nature à nos propres efforts. Quel heureux jour pour le Canada, non seulement pour la vie rurale, mais pour la vie urbaine, lorsque nous comprendrons que l'agriculture peut devenir non seulement plus avantgeuse, mais qu'elle exige les plus hautes facultés de l'esprit, et qu'elle peut rendre, dans la plus large mesure, cette vraie joie qui résulte de l'application de l'intelligence aux problèmes de la vie et de la végétation qui attendent une solution dans les champs qui nous entourent.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.85 à $7.25
Bon choix	$6.25 à $6.75
"Feeders"	$6.00 à $6.25
"Stockers"	$5.50 à $6.00
Moyens	$4.75 à $5.50

Taureaux—

Premier choix	$5.25 à $5.50
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$6.00 à $6.25
Bon	$4.75 à $5.25
Moyens	$3.50 à $4.00

Vaches—

Bon choix	$5.75 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.25
Conserve	$3.00 à $3.50

Génisses—

Premier choix	$5.85 à $6.25
Bon choix	$5.65 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 325 liv.	$6.75 à $7.25
Moyens	$6.00 à $6.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$7.75
Moyens: de choix	$7.50
Légers	$7.00 à $7.25
Truies maigres	$4.00 à $4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—

Frais pondus	15-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	18
Twins	20
Vieux	22

Viandes préparées—

Boeuf	13-13½
Veau	14
Mouton	16½-17
Porc	11

Viandes cuites—

Jambon	19-21
Bacon	16-18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$6.95

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	.60
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$37
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50

Peaux—

Gelées	12—12½
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Laine: rude	16—18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	140
No 2 nord	137
No 3 nord	132⅜

Avoines—

No 2 C W	63¾
No 3 C W	60¼
Extra No 1 fourrage	60¼
No 1 fourrage	59
No 2 fourrage	58

Orge—

No 3	71½
No 4	67½
Rejeté	60
Fourrage	60

Lin—

No 1 N W C	151½
No 2 C W	148½

CONTREBANDE DE GUERRE

L'Angleterre a saisi 23 millions de livres de viandes destinées à l'Allemagne

Londres, 14. — Dans l'intérêt de la Couronne, l'avocat général, sir Edward Carson, a demandé au tribunal des prises de condamner les vapeurs norvégiens "Alfred Nobel", "Kun" et "Bjornstjerne-Bjornson", ainsi que le vapeur suédois "Fridland" qui sont détenus depuis quelque temps par les autorités anglaises. L'avocat général a affirmé que ces navires transportaient de la contrebande absolue et conditionnelle d'origine américaine et destinée à la consommation allemande.

Dès le début du procès, Sir Carson a dit que trente-huit autres navires transportant des cargaisons similaires ont été capturés. Copenhague, dit-il, est virtuellement devenu un dépôt chargé de pourvoir les troupes allemandes. Les cargaisons en question consistaient pour la plupart de produits de la ferme, de viande des grandes "packing houses" d'Amérique et de lard, qui est employé largement en Allemagne à la place du beurre. Il y a aussi de nombreux produits employés par les usines de saucisses allemandes. Dans ces cargaisons se trouve un total de 23,274,580 livres de viande.

Sur le "Kun" et le "Fridland" se trouvaient de grandes quantités de caoutchouc, sous la dénomination de gomme.

La libération des vapeurs américains "Seaconnet" et "Neches" après avoir été déchargés et leurs cargaisons envoyées au Tribunal des prises, indique que les autorités ont fait des concessions sur un point où le gouvernement était en désaccord avec les propriétaires des navires détenus.

Les autorités ont donné à ces deux navires leurs papiers de congé sans les obliger à payer les droits usuels de port et les frais de quai.

LES PIRATES

Ils se servent d'un navire américain pour s'approcher d'un vapeur russe et lè couler

Liverpool, 14. — La barque américaine "Normandy" a été arrêtée vendredi soir par un sous-marin allemand à soixante milles sud-ouest de Tuskar Rock, au large de la côte sud-est de l'Irlande. Le capitaine fut appelé à bord du sous-marin où ses papiers, qui prouvèrent que le bateau avit été frêté le 5 janvier par une maison américaine furent examinés.

On permit alors au capitaine de remonter à son bord mais en le menaçant de détruire son navire s'il ne restait pas à côté du sous-marin et n'obéissait pas aux ordres qui lui seraient donnés. Ces derniers étaient qu'il devait servir comme de paravent au sous-marin, qui tournant autour de la barque se cacherait ainsi d'un navire qui s'approchait.

Ce navire était le vapeur russe "Leo". Peu de temps après le sous-marin plongeait, et passa à l'avant du "Normandy". Dix minutes plus tard, l'équipage du "Normandy" vit le "Leo" qui sautait. Sur les 25 personnes qui étaient à son bord, 11 se noyèrent.

Le "Leo" était parti de Philadelphie pour Manchester avec une cargaison de toutes espèces de marchandises.

Le capitaine du "Normandy" a dit aux survivants qu'il aurait aimé les avertir du danger qu'ils couraient, mais qu'il n'osa pas le faire, parce que son navire qui n'était pas assuré aurait alors été coulé aussitôt.

"Ils nous ont coulé sans aucun avertissement préalable, dit le capitaine du "Leo". Il était environ 5 h. 30 quand nous fûmes torpillés et le "Leo" coula en deux minutes. Aucun de nous ne vit le sous-marin soit avant soit après le lancement de la torpille, mais une terrible explosion se produisit et nous fûmes tous jetés à la mer. La barque américaine "Normandy" se trouvait près de nous et elle sauva quatorze des nôtres. Ce désastre se produisit d'une façon si subite, que peu de nos hommes eurent le temps de prendre des ceintures de sauvetage."

• • •

Lowestoft (Angleterre), 14. — Les équipages des quatre chalutiers de Lowestoft, "Woodbine", "Purple-Theater", "Speedwell", et "Merlin" qui furent coulés par un sous-marin allemand ont été débarqués à Lowestoft. L'équipage du "Speedwell" est rentré à bord du chalutier "Emerald", qui, attaqué par un sous-marin, fut abandonné, mais ne coula pas. Après avoir quitté son propre navire, l'équipage du "Speedwell" aperçut "l'Emerald" et montant à bord du chalutier, le conduisit au port.

EN PROVINCE

LE PAS

Le R. P. Moreau, arrivant de la province de Québec était de passage à l'évêché, la semaine dernière, avant de se rendre à la mission du Lac La Loche, une des missions indiennes les plus éloignées du diocèse du Keewatin. Le Rév. Père est un tout jeune prêtre ordonné l'année dernière.

• • •

Le R. P. Egenolf, de la mission du lac Caribou, est de passage à l'évêché cette semaine. Le Père n'avait pas revu la civilisation depuis dix ans.

• • •

Le R. P. J.-F. Mallet descendait du train, samedi, venant de Nominingue, Québec, où il était professeur au Collège de Nominingue. Il vient pour fonder une paroisse à quelques milles sur la rivière Carotte, et il a déjà plusieurs familles qui doivent aller s'y établir prochainement. Avec lui arrivaient aussi de Nominingue MM. C. Dubois et E. Valiquette.

• • •

Une messe pontificale était chantée, mardi dernier, pour le repos de l'âme de Sa Grandeur Mgr Langevin. Sa Grandeur Mgr O. Charlebois officiait, assisté du R. P. Egenolf, missionnaire au Lac Caribou, et du R. P. Gérard. L'église toute tendue de noir revêtait un caractère impressionnant et imposant tout à la fois.

• • •

La crue des eaux de la rivière Saskatchewan, qui a causée tant de dommages à Calgary, Edmonton et Prince-Albert, est en partie finie ici, quoique hier elle eut monté encore de deux pouces. L'eau, quoique très haute, n'a encore inondé que les cultivateurs établis sur les terres extrêmement basses de l'embouchure de la rivière Carotte, plus haut sur cette rivière il faudrait que l'eau montât encore de plusieurs pieds avant de causer des dégâts, et comme dans les plus hautes eaux elle ne monte que 6 à 7 pouces par 24 heures, et cela dans la plus forte pression de la crue des eaux, il est certain que les terrains de la rivière Carotte seront inondés qu'à son embouchure. Lorsque les eaux sont dues à la hauteur où elles sont actuellement, elles doivent couvrir une étendue immense d'une cinquantaine de milles carrés avant d'affecter les terrains situés à une quinzaine de milles sur la rivière Carotte.

• • •

Lundi de la semaine dernière, 14 Canadiens, sous la conduite de M. l'abbé Jutras et du R. P. Gérard, partaient en excursion en bateau à gasoline, pour aller visiter les terrains de la rivière Carotte. Ils remontèrent la rivière jusqu'à environ 20 milles et revenaient enchantés de ce qu'ils avaient vu. Ils ont trouvé les terrains si avantageux que la plupart ont l'intention de s'y établir. Ils envient, avec raison, les établissements de MM. J. Moran, Poirier et Landry qui sont établis sur la rivière Carotte depuis le printemps, et qui ont déjà un aspect attrayant, tant que par le bon aspect de la récolte que par les bâtisses qui y sont déjà construites. Ces trois messieurs sont établis à environ 15 milles de la ville et paraissent se soucier fort peu de l'inondation présente.

• • •

Jeudi dernier, MM. J. Chagnon, A. Bouche, M. Sarazin, C. Dubois E. Valiquette et E. Boileau partaient sous la conduite du R. P. Mallet, fonder une paroisse à 15 milles sur la rivière Carotte. La crue des eaux était dans toute sa force, mais arrivés à destination, ils ont jugé qu'ils n'avaient rien à craindre de l'inondation, et ils ont de suite commencé les travaux préliminaires d'une paroisse. Le Père Mallet réside dans cette nouvelle paroisse dont de plus amples informations seront données dans notre prochain courrier.

SAINT-CLAUDE

La soirée organisée le 14 juillet en faveur des soldats de Saint-Claude, outre qu'elle a rapporté une somme assez considérable, a soulevée un véritable enthousiasme. Nos petites et nos petits Français y mirent tout leur coeur et certaines actrices mirent tant de talent dans leur rôle que l'auditoire ne put contrôler une véritable crise de larmes. Alsace et Lorraine, la lettre d'une mère française, l'apothéose de Jeanne d'Arc, revèlèrent la science de la mise en scène; aussi nous ne pouvons laisser passer cette occasion de remercier celles qui, après avoir conçu l'idée de venir en aide à nos soldats, ont mis tant de zèle et d'habileté à la réaliser. Elles n'ont plaint ni leur temps ni leur peine.

Au nom des soldats qui combattent, merci. Nous leur dirons vos noms et ils se souviendront. La paroisse a su comprendre votre généreuse idée et y donner son appui.

FANNYSTELLE

Notre curé, M. l'abbé Joseph Poitras, est en visite d'affaires à Saint-Boniface. Dimanche il fut remplacé par l'abbé De Munter, professeur de philosophie au Séminaire. Cette semaine, notre curé assistera à la retraite annuelle des prêtres du diocèse, qui aura lieu au Séminaire.

• • •

M. et Mme Edmond Poirier font part à leurs amis de la naissance d'une fille. Elle a portée au baptême les noms de Marie-Eva-Thérèse-Hélène. Parrain, M. Pierre Beaupré; marraine, Mlle Eva Lavigne.

• • •

M. Jean-Baptiste Poitras, gérant du département d'épiceries à la ie Hudson Bay, de Winnipeg, est en promenade ici pour quelques jours au presbytère.

• • •

Mme André, de Saint-Boniface, est en visite chez sa fille Mme Odilon Arnal.

• • •

La date du pique-nique annuel est fixée à jeudi le 22 juillet. Il y aura de belles joutes de balle au camp entre les clubs Roland, Sperling, Dakota et Oakville.

Si la température est clémente, il y aura foule.

• • •

M. Henri Lessard, de Saint-Boniface, est parmi nous depuis quelques jours. Il est à faire des travaux de menuiserie pour M. Eugène Painchaud, qui fait réparer sa demeure.

• • •

Les beaux jours sont enfin de retour après plusieurs journées d'un froid que l'on pourrait qualifier de singulier à cette saison-ci. Le soleil nous montre enfin ses rayons.

Il nous faut à présent du temps sec et de la chaleur. Espérons que la Divine Providence nous enverra tout le matériel nécessaire pour les grains. Les champs sont admirables, et tout promet une récolte abondante à l'automne; nous en avons besoin. Que les greniers soient bien remplis, et tous auront un beau sourire.

• • •

Mme F. Mollot, de Winnipeg, est en visite chez son fils, M. Marcel Mollot.

Yvonnic.

NOTRE-DAME DE LOURDES

Nous enregistrons avec plaisir le fait que **tous** les élèves qui, cette année, ont composé afin d'obtenir leur "entrée", ont été admis. Cela plaide en faveur des élèves, comme aussi des institutrices: Mlle Thérèse Comte, avec honneur; Maurice David, Normand Lafrenière, Albert Caillier, Clara Brick; Alice Jault; Isabelle Magne. Les six premiers sont élèves du couvent.

• • •

Deux des nôtres, M. Hervé et le fils Fouillon, sont partis pour la France prêter leur concours à la victoire finale. Celle-ci viendra; elle tarde, mais elle n'aura que plus de valeur aux yeux de la postérité.

• • •

On annonce les élections provinciales pour le 6 août. Election veut dire choix. Nous nous demandons sur qui va se porter la préférence, puisque partout on trouve le démérite. Il y aurait lieu de croire que l'élément français et catholique a été laissée absolument de côté. Les discours qui vont se prononcer diront si oui ou non un point si important que celui de la langue française sera négligé, car aucun français ne voudrait donner son vote à qui se moque de sa langue ou qui veut l'abolir du territoire canadien.

• • •

Nous allons reproduire ici une page extraite d'un historien français très sérieux: son histoire de France en est à la 45me édition. Ce faisant, nous sommes loin de vouloir blâmer les français qui, au 14 juillet, fêtent leur nation. Nous voulons simplement rétorquer, par une autorité, les louanges que le **Free Press** donne à la révolution de 1793, dans son numéro du 14 juillet. Cette page pourrait également éclairer certains moins au courant du fait de la prise de la Bastille (14 juillet 1789), anniversaire choisi par la révolution, jour malheureux qui est plutôt une honte.

"La réunion des trois ordres en une assemblée constituante était le triomphe complet du tiers-état. La ville de Paris s'était remplie de vagabonds et de malfaiteurs. On les voyait rôder partout, excitant les soldats à l'indiscipline et le peuple à la rébellion. Ils parcouraient les rues, remplissant l'air d'atroces menaces... Louis XVI, pour prévenir de nouveaux troubles, rassembla quelques régiments auprès de Paris. En même temps, il congédia Necker, qui blâmait cette concentration de troupes. L'émeute gronda aussitôt. Des orateurs incendiaires, entre autres Camille Desmoulins, déclarèrent sur les places publiques que ces mesures constituaient un danger pour la sécurité publique, et appelèrent le peuple aux armes.

"Aussitôt la population se soulève. Elle court à l'Hôtel des Invalides s'armer de fusils et de canon; puis elle se précipite sur la Bastille. La crédulité populaire regardait cette vieille prison d'Etat, qu'on disait remplie de prisonniers politiques, comme le **symbole du despotisme**. La renverser, délivrer les innocentes victimes, c'était affirmer la victoire des temps nouveaux sur l'ancien régime.

"La Bastille était gardée par 80 invalides et par 30 soldats suisses, qui craignirent en tirant sur la foule compacte, remplie de femmes et d'enfants, de faire de trop nombreuses victimes. Ils préférèrent ouvrir les portes. Le gouverneur, M. de Launay, capitula donc moyennant la promesse que tous les défenseurs auraient la vie sauve. Mais à peine les portes étaient-elles ouvertes, que la multitude furieuse se jeta sur le gouverneur de Launay, lui coupa la tête, et, la plaçant au bout d'une fourche, la promena triomphalement dans les rues. Plusieurs des défenseurs furent massacrés. Quant aux prisonniers, les vainqueurs (!) de la Bastille n'en trouvèrent que sept, sur lesquels quatre faussaires et deux internés pour folie.

"En même temps, une bande de forcenés allait s'emparer de l'hôtel de ville, se saisirent du prévôt des marchands, Flesselles, l'égorgèrent sans pitié sous prétexte qu'il avait refusé des fusils au peuple. La tête de l'infortuné, fixée sur une pique, fut promenée avec celle du gouverneur de la Bastille. La Bastille fut démolie; des pierres de la citadelle furent envoyées à toutes les villes de France en signe de la victoire du peuple.—Voici, d'après le **Régistre d'écrou à la Bastille de 1782 à 1789**, les noms des 7 prisonniers qui se trouvaient à la Bastille le jour de sa prise: Jean Béchade, Bernard Laroche, Jean La Corrèze, Jean-Antoine Pujade, tous quatre enfermés pour avoir fabriqué des fausses lettres de change; le comte de Solages, enfermé à la demande de son père pour mauvaise conduite: Tavernier et le comte de Malleville, deux fous qui avaient comploté la mort du roi et qui furent conduits à l'asile de Charenton.

"La prise de la Bastille se résume donc dans le massacre du gouverneur et de soldats qui s'étaient rendus, et de la délivrance de quatre faussaires, d'un homme de mauvaise conduite et de deux fous. De prisonniers d'Etat, de victimes innocentes du despotisme, il n'y en avait point."

Ainsi parle l'historien.

• • •

Naissances. — Adélard-Pierre, fils de Jean-B. Vuignier. Marie-Rose, fille de James Parmiter (Saska.); Louis-Albert, fils d'Eustache Lafrenière; Marie-Joseph-Marcel, fils de J.-B. Weicker; Michel-Etienne, fils de Jean Comte.

X.

Mlle M. Lesage est partie jeudi dernier pour un voyage d'une quinzaine de jours à Plummer, Minn., et à Sainte-Anne des Chênes. Nous lui souhaitons prompt et heureux retour.



NOUVELLE AVANCE DES ALLIES AUX DARDANELLES

Une fois de plus le "75" démontre sa supériorité

Dans les Dardanelles, 15. — Le corps expéditionnaire d'Orient et l'aile droite des troupes anglaises ont attaqué les positions turques, et emporté d'assaut plusieurs lignes de tranchées. Une première ligne, comprenant tout le front, fut occupée le 12 juillet, au matin, et une seconde, à la fin du jour, par une charge magnifique, des zouaves et de la légion étrangère.

"De nouveaux progrès furent faits à différents points, le jour suivant, et la partie basse de la vallée de Kereves fut occupée. Nous avons capturé plus de deux cent prisonniers et nos alliés cent cinquante. Les pertes de l'ennemi, surpris fréquemment par l'artillerie, en formations en masse, furent extrêmement lourdes.

"Les navires de guerre coopérèrent efficacement, en bombardant Achi Baba et la côte asiatique."

• • •

Londres, 15. — D'après une information communiquée ce soir par le bureau officiel de la presse anglaise, deux lignes de tranchées défendues avec acharnement par les Turcs, dans les Dardanelles, ont été capturées par les forces anglo-françaises dans la presqu'île de Gallipoli.

Le communiqué est ainsi conçu:

"Le général Sir Ian Hamilton, commandant des forces alliées dans les Dardanelles, fait savoir que le 12 juillet, à l'aube, la droite et le centre des forces qu'il commandait ont attaqué l'ennemi. Après un combat violent qui dura toute la journée, les troupes qui prenaient part à l'attaque y compris un corps d'armée français, réussirent à enlever à l'ennemi deux lignes de tranchées solidement fortifiées qui se trouvaient en face d'elles, gagnant ainsi par cette avance de deux à quatre cents mètres de terrain.

"La seconde phase de l'opération fut alors commencée, et la partie des tranchées turques placées à droite fut attaquée.

"Comme dans la première phase des opérations, la première ligne de tranchées fut capturée facilement, un bombardement préliminaire ayant des mieux réussi.

"Après ce succès, nos troupes s'emparèrent de la seconde ligne de tranchées, faisant 80 prisonniers, et à la nuit tombante, nous pûmes consolider notre position originale.

"Sur cette partie du front, et pendant la nuit du 12 au 13 juillet, deux contre-attaques ennemies ont été repoussées avec succès. Cependant au milieu de la nuit on s'aperçut que la droite de l'armée anglaise s'était avancée trop loin; aussi les Turcs livrèrent-ils avec succès une attaque au moyen de bombes, et capturèrent-ils une partie des tranchées.

"Cette position ayant une importance capitale pour la sécurité de nos soldats, une nouvelle attaque de la "Royal Naval Division", soutenue par l'artillerie française, fut envoyée en avant, et avec l'aide des "75", recaptura les tranchées. En même temps les Français faisaient avancer leur extrême droite jusqu'à l'embouchure de la Kereves Dere, à l'endroit même où cette rivière se jette dans la mer. Cette position fut maintenue sans difficulté.

"Pendant la nuit du 13 au 14 juillet, de même que la nuit précédente, l'ennemi livra sans succès plusieurs contre-attaques.

"Donc, dans ces opérations conduites avec succès, l'objectif original de cette attaque fut atteint, sauf sur une petite portion de terrain d'environ 300 mètres, qui est encore dans les mains des Turcs.

"Quatre cent vingt-deux prisonniers ont été capturés, dont deux cents par les Français, au cours de la première attaque."

• • •

La version turque

Constantinople, 15. — La communication officielle suivante a paru aujourd'hui:

"Dans la nuit du 12, près d'Avi Burnu, nous avons repoussé l'ennemi qui tentait d'approcher de nos tranchées. Contre notre aile gauche, l'ennemi, craignant une surprise maintint un gros feu d'infanterie, mais sans aucun résultat.

"A Seddul Bahr, il y eut quelques légers mouvements d'infanterie, dans la matinée du 13. Dans l'après-midi, après une préparation par le feu de l'infanterie, l'ennemi attaqua notre aile droite mais fut repoussé par une contre-attaque, en subissant de grandes pertes. De plus, nous repoussâmes jusqu'à leurs positions premières, les troupes ennemis, qui avaient aproché d'une partie de nos tranchées, faisant quatorze Anglais prisonniers.

"Nos batteries d'Anatolie ont joué un rôle important, dans ces diverses actions, et obligèrent deux torpileurs ennemis à prendre la fuite. Nous avons touché deux fois, de nos obus, dans le golfe de Saros, un torpilleur ennemi qui fut forcé de se retirer."

LES BARBARES CONTINUENT

Maintenant ils électrocutent les Belges

La Haye, 18. — Les rapports reçus de la frontière hollando-belge annoncent qu'un grand nombre de personnes sont tuées en voulant franchir la clôture métallique installée par les Allemands tout le long de la frontière et dans laquelle circule un courant électrique à haute tension.

Tous les matins, assure-t-on, on trouve les corps carbonisés de dix à douze paysans belges, y compris des femmes et des enfants qui, pendant la nuit, ont essayé de franchir la clôture et ont été électrocutés.

AU CANAL DE PANAMA

Passage des premiers cuirassés d'escadre

Panama, 16. — Le canal de Panama vient d'être pour la première fois employé par de grands cuirassés de la marine des Etats-Unis. Le "Missouri", "l'Ohio" et le "Wisconsin" ayant à bord des élèves de l'école navale d'Annapolis, ont fait la traversée du canal allant d'Annapolis à San Francisco.

Ces cuirassés sont sous le commandement du vice-amiral Fullam, directeur de l'académie navale d'Annapolis.

L'Allumeur de Réverbères

Par

Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 36

—Eh! oui, mon jeune ami, je vous le conseille; je suis plus âgé que vous, et j'ai quelque expérience du monde. On ne fait pas fortune en un jour, et l'argent n'est point une chose à dédaigner. La santé de M. Clinton est considérablement affaiblie, et il y a tout lieu de croire qu'avant qu'il soit peu, son immense fortune sera devenue l'héritage de sa fille. Miss Isabelle est jeune, belle et admirée de tout ce monde aristocratique dont elle est une des gloires, le père et la fille vous aiment, oh! il ne faut pas rougir pour cela, et je puis bien vous redire entre amis ce qui n'est plus un secret pour personne. Les choses en étant là, qui peut vous faire hésiter? Je pense trop bien de vous pour aller imaginer que vous refusez un pareil parti par l'exagération d'une délicatesse chevaleresque. Seriez-vous donc retenu réellement par le sentiment de votre infériorité?

—Monsieur Philips, reprit Willie avec un embarras visible, les propos qui ont été tenus à Saratoga ne reposent sur aucun fondement, croyez-le bien. Ma position d'associé de M. Clinton, et les voyages que j'ai faits avec lui et sa fille ont pu seuls motiver de pareilles suppositions. M. Clinton n'a point de parents, ne compte que très peu d'amis, il n'est donc pas étonnant qu'il me traite avec quelque distinction; mais je suis sûr que cela cesserait s'il pouvait croire que j'ose aspirer à la main de sa fille. Quant à la jeune personne, elle a trop d'admirateurs, et en même temps trop de vanité pour songer à moi, et...

—Bah! bah! s'écrie M. Philips en se levant et frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme, à d'autres, mon ami! Mais un vieux routier comme moi ne se paye pas de pareilles raisons. C'est très bien à vous de parler ainsi, mais, soit dit sans vous flatter, vous vous faites tort à vous-même, et vous appréciez fort mal vos propres mérites. S'il vous plaît, examinons les choses de sang-froid. Quel était ce jeune homme pour lequel miss Clinton abandonnait si complaisamment, et la délicieuse musique d'Alboni, et la foule d'adorateurs qui faisait cercle autour d'elle? Et avec qui encore se plaisait-elle à parcourir au clair de la lune le jardin de l'hôtel pendant que tant de pauvres désappointés soupiraient après sa présence?

Willie fut un moment sans répondre. Evidemment il rappelait ses souvenirs. Puis au bout de quelque temps:

—Maintenant, je me rappelle, dit-il, ces diverses circonstances, ce sont elles sans doute qui ont donné naissance à tous ces faux bruits. Voyez pourtant comme on se trompe! J'étais loin, je vous assure, d'entretenir miss Clinton de propos tels que ceux qu'on se plaisait à supposer. J'étais, au contraire, pour elle un messager de malheur, car je venais lui annoncer que son père, pris d'une attaque subite d'apoplexie, était dans le plus grand danger. C'est pour lui apporter cette triste nouvelle que je n'ai pas hésité à l'arracher à la brillante réunion dont vous venez de parler. Et c'est aussi pour l'entretenir de ce grave sujet que je l'ai entraînée à l'écart dans le jardin.

M. Philips sourit doucement, et regardant Willie avec une bienveillance qui était loin de lui être habituelle:

—Voilà certainement, dit-il, tous ces commérages fort bien expliqués. N'en parlons donc plus. Mais, tout cela à part, je n'en persiste pas moins à dire que le coeur de la jeune personne est à votre disposition tout aussi bien que la fortune du père.

Willie sourit.

—Si tels étaient mes projets, je ne voudrais prendre conseil que de vous, Monsieur, qui paraissez si bien vous entendre en pareille matière; mais, je vous le répète, je suis très loin d'y penser.

—Vraiment, reprit M. Amory, je vous avais jugé tout autrement. Et malgré vos dénégations j'ai peine à croire que vous soyez assez fou, pardonnez-moi la dureté de cette expression, pour négliger l'occasion qui s'offre à vous d'arriver d'un seul coup au rang et à la fortune que vous assignent dans la société votre naissance, votre éducation et vos talents. Votre père était, en effet, un ministre respectable. Vous avez profité des soins qui vous ont été donnés pendant votre jeunesse, et vous avez su, par votre conduite et votre intelligence, prendre une position distinguée parmi les négociants de l'Inde. Je ne doute pas que tout cela ne vous donne avec le temps un rang élevé parmi l'aristocratie de votre pays. Mais ce rang et cette influence, qui vous manquent encore, un mariage avec miss Clinton peut vous les donner dès demain. A vingt-cinq ans vous pouvez être à la tête de la société américaine.

M. Amory avait parlé debout. Cette longue tirade terminée, il s'assit les yeux fixés sur Willie. Celui-ci ne fit pas longtemps attendre sa réponse.

—Monsieur, dit-il en parlant avec un accent et une énergie qui dénotaient assez que ses paroles partaient du coeur, je ne me suis point condamné à passer dans l'exil les plus belles années de ma vie sous un climat délétère et loin des objets de mon affection, sans être soutenu par l'espérance et l'ambition. Mais vous me jugez mal, Monsieur, si vous croyez que mon ambition aspire à ces jouissances dont vous venez de me tracer si vivement le tableau. Non, Monsieur. Quoique ce soit là en effet le but de la plupart des hommes, j'ose porter mes vues encore plus haut, le bien auquel je tends est d'un prix cent fois plus précieux.

—Et peut-on savoir, Monsieur, quel est l'objet d'une si noble ambition? demanda M. Philips avec une légère ironie.

—J'ai placé mon bonheur, Monsieur, en dehors du cercle brillant de la mode, et le sort des gens que la fortune favorise ne m'a jamais que médiocrement séduit. Je suis loin cependant de mépriser les avantages de la fortune: d'autres motifs m'ont déterminé à quitter ma patrie, et c'est un autre prix que je suis venu chercher ici. Quoique jeune encore, j'ai assez vécu et passé par assez d'épreuves pour avoir reconnu qu'il y a quelque chose en ce monde au-dessus des honneurs, de la fortune et des sourires de la beauté, et que ce quelque chose est la satisfaction intime du coeur.

—Et par quel moyen pensez-vous atteindre votre but?

—En me créant un intérieur et en l'ornant d'une femme selon mon coeur. Il y a un an à peine, dit Willie d'une voix tremblante d'émotion, j'avais encore d'autres amis que j'espérais grouper autour de moi pour les faire jouir du fruit de mes travaux; mais, hélas! ils ont quitté cette terre, n'y laissant pour me consoler que l'ange de vertu dont la douce image remplit mon coeur. Mais pardon, Monsieur, je vous raconte là des détails qui n'ont aucun intérêt pour vous.

—Continuez, je vous prie, et daignez m'accorder un peu de confiance en échange du conseil désintéressé que je viens de vous donner. Parlez-moi comme à un vieil ami qui prend à ce que vous dites plus d'intérêt que vous ne sauriez vous l'imaginer.

—Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'occasion de parler de moi, mais je suis naturellement franc, et puisque vous semblez prendre plaisir à ce qui me concerne, je ne vois aucun motif de vous refuser cette satisfaction. Je dois reprendre les choses d'un peu haut et remonter jusqu'à l'époque où j'étais enfant. Ma position était exceptionnelle. Dès l'âge de treize ou quatorze ans, je sentis le besoin de me suffire à moi-même. Ma mère, veuve depuis longtemps, et son vieux père, étaient mes seuls parents, je dirai presque mes seuls amis. Ma mère était faible et d'une santé délicate; mon grand-père, pauvre et sans fortune, ne vivait que du modique traitement qu'il recevait de l'église voisine, dont il était le sacristain. Vous savez, Monsieur, car vous avez fait il n'y a qu'un instant allusion à cette circonstance, que mes bons parents m'entretinrent convenablement pendant les premières années de ma jeunesse et soignèrent surtout mon éducation.

A l'âge où l'on commence à comprendre que les cerfs-volants et les billes ne sont pas le but principal de l'existence, je fus pris du désir de me rendre utile, à ma mère et à mon grand-père et d'alléger le fardeau de leurs charges. Je fus assez heureux pour trouver une place chez un honnête homme qui me traita convenablement et me paya au-delà sans doute de mes faibles mérites. Je demeurai là jusqu'à la mort de mon excellent patron. Cette époque fut terrible pour moi, je fus longtemps à me replacer; je voyais ma mère dans la gêne, ce fut là ma première épreuve. La nature m'avait fait confiant, mais la fréquentation continuelle de mon grand-père, vieillard que de grands malheurs avaient porté au pessimisme, m'avait rendu facile à alarmer. Cette disposition d'esprit me rendit alors bien malheureux. Depuis, j'ai reconnu que malgré l'exagération de ses idées, ce vieillard n'avait pas entièrement tort. La trop grande facilité à espérer vous rend accessible au désespoir, et l'on est presque toujours fort au contraire contre les maux qu'on a prévus.

Ma mère était une douce et

SUR LA LIGNE DE FEU

M. l'abbé Drouet, Maréchal des Logis, à son cousin M. l'abbé Jolys

15 mars 1915.

Bien cher Cousin,

J'ai reçu de vous deux lettres qui m'ont fait grand plaisir. Puisque cela ne vous ennuie pas que je vienne un peu causer de la guerre, nous allons passer ensemble une partie de cet après-midi. Tout est calme tantôt, les Boches se sont fatigués inutilement ce matin et maintenant ils se reposent: laissons-les dormir un peu, nous les réveillerons tout à l'heure avec un petit air de notre façon.

D'abord, il faut que vous sachiez que je suis toujours au fond de la même tranchée, cette bonne souricière qui depuis quatre mois est le théâtre des exploits de mon 75. Je vous en avais expédié une photo dans ma dernière lettre. J'espère que vous l'avez reçue. Je tâcherai un de ces jours de vous en expédier d'autres. Donc je suis toujours à la même place, et, vous le pensez bien, j'accomplis toujours la même besogne, j'extermine les Boches. C'est rigolo! ces bons Allemands sont furieux! Tous les jours nous les arrosons copieusement, nous détruisons leurs ouvrages, coupons leurs fils de fer; ils ont beau nous chercher, ils ne peuvent nous trouver. C'est en vain que leurs 77 font entendre leur cri le plus aigu, en vain que leur basse tailles de 210 et de 355 crachent leurs plus formidables marmites, tous ces engins passent en gazouillant au-dessus de nos têtes pour aller se perdre dans un terrain vague en arrière, à moins qu'ils n'échouent misérablement dans le marais d'en face dont ils font jaillir la boue en bons Allemands qu'ils sont. Ces démonstrations, quelque bruyantes qu'elles soient, ne sauraient suffire à éteindre notre feu; aussi, bravant les marmites allemandes, nos petits 75 redoublent d'ardeur et les Boches stupéfaits reçoivent chaque jour la mort de ceux qu'ils avaient cru exterminer la veille.

Mais voici que le lourd cerveau boche a conçu, ici comme à Reims, un raisonnement puissant. Les Français, s'est dit le Bochman, me tuent journellement des hommes: je voudrais bien les attaquer, mais je me souviens trop encore des vieilles frottées qu'ils m'ont données le 31 octobre, le 2 janvier et tout récemment encore il y a une quinzaine. Que faire? Voici: Je vais changer la direction de mes canons et les pointer sur la ville; je serai sûr de ne pas perdre mes obus, et je trouverai sans doute quelques enfants de ces Français maudits. Qui sait? peut-être même tuerai-je quelques femmes!

Et voilà! Tous les jours maintenant ce plan magistral s'exécute. L'une après l'autre les marmites boches dégringolent sur la pauvre ville qui n'en peut rien et qui voit tomber l'une après l'autre, comme des soldats au champ d'honneur, ses maisons, ses églises, ses édifices. La mort court les rues et stationne sur les places publiques; hier c'était une pauvre jeune fille de 23 ans qu'un obus allemand décapitait net en pleine rue, au bras de sa mère: aujourd'hui c'est un malheureux ouvrier qui, faisant sa première sortie après la guérison d'une grave blessure, reçoit un éclat qui lui crève un oeil. Et pendant ce temps, Boehmann regarde, Boehmann est satisfait. Chaque soir il fait le compte de ses assassinats: aujourd'hui, tant d'obus sur la ville! Tel quartier doit être détruit! Et qui sait? Peut-être deux, trois, quatre enfants tués! Hurra! pour la grande patrie allemande! **Deutschland uber alles!** L'Allemagne par-dessus tout toujours, même et surtout pour l'assassinat.

Vous allez dire que je deviens fou! Que voulez-vous? Il y a des choses qui vous exaspèrent, des lâchetés qui vous répugnent! Mais patience! Vous allez nous payer pour cela, Messieurs! Il paraît que la leçon de la Marne n'a pas suffi! Les faces apeurées et suppliantes d'alors sont redevenues orgueilleuses et pleines de morgue; les bras qui se levaient en signe de soumission se sont abaissés de nouveau pour prendre le fusil! Attendez, nous allons y mettre ordre! Nous n'avons pu en septembre recueillir les fruits de notre victoire: nos hommes étaient fourbus et incapables de faire une poursuite efficace, mais cette fois il n'en sera pas de même, et ce sera terrible. Nous ne nous arrêterons pas à fusiller comme eux les femmes et les enfants; soldats, nous irons aux soldats et nous les battrons.

Peut-être trouvez-vous que j'ai trop foi en la victoire! Non. Ce n'est pas moi qui pense ainsi, c'est toute l'armée, et quand un peuple a foi en la victoire, son courage ne fait que s'accroître. Mais me voilà parti dans le style pompier des rédacteurs de "Canards" départementaux! Aussi bien, à quoi bon vouloir épiloguer sur les opérations de l'avenir? Lisez les journaux, consultez les dépêches, vous y verrez l'échec complet des attaques allemandes en Pologne russe, les succès croissants de nos troupes en Champagne, la progression des flottes alliées vers Constantinople, ce repaire du "Grand Turc" devenu tout "petit Turco". Et puis, ce que les longues dépêches ne vous montreront pas, ce sont les longues théories de troupes fraiches qui affluent à l'arrière, les nombreuses batteries de 75 et de 105 qui arrivent chaque jour à la rescousse, les sections d'autos-canons, de mitrailleuses qui se forment, etc., etc. Ah! nous aurons de durs moments sans doute, mais nous verrons encore de beaux jours. Patience, cher cousin, encore un peu de temps, et vous lirez dans les dépêches l'annonce de la grande victoire qu'avec l'aide de Dieu nous aurons remportée!

Je dis: avec l'aide de Dieu. Oui, car il est faux comme plusieurs le croient chez vous que Dieu nous ait abandonnés et que nous ayons abandonné Dieu. Jamais peut-être la France ne s'est montrée plus chrétienne qu'en ces temps de malheur, jamais on n'a vu tant de foi. Quel beau spectacle que celui de ces messes célébrées en plein air par un prêtre-soldat devant une immense assistance de militaires en armes. Oui, les coeurs ont changé, les esprits aussi. Bien des pauvres âmes égarées ont retrouvé dans les tranchées le chemin du ciel. La présence du prêtre dans toute les armées et dans toutes les formations a puissamment contribué à ce renouveau de foi et de vie chrétienne; la grâce de Dieu a fait le reste. Non, la France chrétienne n'est pas morte, elle revit dans ses plus nobles fils quand tout couverts encore de la boue des tranchées, et profitant d'un instant de repos ils viennent s'agenouiller au confessionnal et s'asseoir à la Table Sainte. Et quels grands chrétiens que nos chefs: Pau, Castelnau, Franchet d'Eperay et tant d'autres! Allons donc! Ils sont fous ceux qui nous disent morts! Qu'importe si notre gouvernement, qui ne voit point ce que nous voyons chaque jour, persiste à demeurer loin de Dieu! Ce sont les Français qui font la France, et les Français, aujourd'hui plus que jamais, sont les soldats du droit et les soldats de Dieu.

Voilà cher cousin, ce que je dirais à tous vos Canadiens s'ils venaient par ici nous dire que la France a perdu la foi. D'ailleurs, ceux d'entre eux qui dans nos tranchées coudoieront les soldats français pourront les juger et les apprécier.

Je m'arrête pour aujourd'hui. Depuis un instant le groupe voisin fait feu de toutes ses pièces: je vous avais bien dit que nous allions réveiller ces bons Boches. Notre tour va sans doute arriver tout à l'heure, et je vous prie de croire que nous n'allons pas nous amuser à démolir les maisons, à moins qu'elles ne servent de repaire aux mitrailleuses des casques à pointe.

Priez pour nous là-bas, cela nous donnera un bon coup de main pour le grand charivari qui se prépare. Soyez sûr que les gars de Bourg-Paul ne seront pas les derniers dans la danse.

Au revoir donc. Bonne santé. Soyez sûr que dans le grand coup j'enverrai deux ou trois salves aux Boches en votre nom.

Je vous embrasse de tout coeur.

BELLE VAILLANCE DES CHASSEURS ALPINS

Récit détaillé de la prise de Metzeral et de Sondernach

Paris, 16. — "Les opérations à la suite desquelles nos troupes se sont emparées des villes de Metzeral et de Sondernach, situées dans la vallée de la Fecht, dit le témoin oculaire officiel, aujourd'hui, en narrant les succès français dans la bataille de Metzeral en Haute-Alsace, ont été remarquables par les moyens employés, les résultats obtenus et les difficultés presque insurmontables, que les alpins ont eu à vaincre.

"Metzeral, explique le témoin oculaire, est située dans une vallée entourée de hautes collines qui, du côté de la région de la Fecht, s'inclinent brusquement. Sur ces collines, l'artillerie était massée; en arrière, par des routes d'un accès facile, les renforcements, réunis en grandes forces, pouvaient être amenés, si le besoin s'en faisait sentir.

"Par les prisonniers nous avons appris, continue le témoin oculaire, que les Allemands considéraient leur position comme imprenable. Elle était entourée de plusieurs lignes de tranchées, précédées de défenses en fils de fer barbelés. Nous avions préparé l'attaque de longue main, concentrant des troupes et des munitions, au haut des Vosges, par des chemins tortueux, étroits, construits à la hâte, sur une longueur de plus de 35 kilomètres. De nouvelles tranchées furent creusées, des mines préparées, sans compter les nombreux détails dont l'état-major a eu à tenir compte.

"Le 15 juin, après un tir d'artillerie nourri et de longue durée, l'attaque commença contre la côte numéro 830, des deux côtés de la vallée de la Fecht, nos troupes chargeant avec un brio magnifique, les musiques jouant la "Marseillaise" et malgré un déluge de projectiles d'artillerie allemands, elles continuèrent leur magnifique mouvement et capturèrent les tranchées de première ligne, faisant deux compagnies prisonnières. Une partie des tranchées de Braunkopf tomba aussi entre nos mains.

"Nos avons gagné un peu moins à Eichwald, où les fortifications allemandes étaient particulièrement puissantes. A Anlass aussi, malgré le jet de grenades, les lignes de fortifications étaient si fortes, qu'il nous fut impossible de les briser.

"Le jour suivant, l'attaque fut renouvelée, ayant pour objectif le gain de toutes les positions établies sur Braunkopf et la côte numéro 830.

"Nous commençâmes à ce point d'encercler Eichwald, la route de Metzeral étant déjà ouverte. Les Allemands se maintinrent à Anlass où nos troupes furent arrêtées, et par leur feu sur Braunkopf, à travers la vallée, rendirent notre attaque impossible.

"Tous nos efforts furent, alors, concentrés sur Anlass. L'attaque commença le 18 juin, continua le 19 et le 20, les positions allemandes tombèrent entre nos mains. Nos troupes continuèrent leur avance dans la vallée, faisant prisonniers 6 officiers, 11 sous-officiers et 140 hommes.

"Une attaque dirigée en même temps contre Winterhagel, situé au sud d'Anlass, fut marquée par un triste incident. Un petit groupe de chasseurs qui avaient réussi à traverser les lignes de fer barbelé, se trouvèrent exposés au feu croisé de mitrailleuses. Les hommes essayèrent de se construire un abri avec les outils dont ils disposaient. Les Allemands crièrent: "Rendez-vous!" Pas un homme ne répondit. Les mitrailleuses continuèrent leur feu et les braves chasseurs furent retrouvés gisant la face contre terre, comme s'ils avaient été frappés étant rangés en ligne pour la parade.

"Nos attaques furent, dès lors, concentrées sur Metzeral. Nous nous emparâmes de la factorerie de Steinbrück, dans la nuit du 17, et un bataillon entra dans Altenkopf le jour suivant. Le 21 juin, nos hommes descendirent les pentes de Braunkopf, entourèrent le village par le nord et s'emparèrent de la station du chemin de fer. Les Allemands occupant Metzeral, menacés d'être faits prisonniers, placèrent des mitrailleuses dans différentes maisons pour protéger leur retraite et se préparèrent à mettre le feu au village. Notre artillerie eut tôt fait de démolir les maisons dans lesquelles les mitrailleuses avaient été placées et, par le nord et le sud, nos troupes pénétrèrent dans les rues en flammes. Le village entier fut brûlé.

"Les deux nuits suivantes, pendant que nos troupes harassèrent l'ennemi en retraite, Winterhagel et Sondernach tombèrent entre nos mains et notre ligne fut rétablie jusqu'à Sondernach, sur la vallée de la Fecht.

"Le résultat de cette action fut la capture de 20 officiers, 53 sous-officiers et 638 hommes."

LES TROUPES ANGLAISES SUR LE FRONT FRANCAIS

Londres, 17. — "Les six divisions de l'armée anglaise qui quittèrent l'Angleterre au début de la guerre ont été suivies de plusieurs autres divisions, et je peux dire, je crois sans me tromper, que nous avons en ce moment vingt-deux ou vingt-trois divisions (soit de 440 à 460 mille hommes) sur le théâtre des opérations en Europe."

Lord Lansdowne fit aujourd'hui cette déclaration en proposant ce soir en seconde lecture à la chambre des lords, le projet de loi sur l'inscription nationale. Il a ajouté que lord Kitchener s'était constamment occupé de recruter des soldats, et qu'il s'en était enrôlé un si grand nombre qu'on en était presque partout étonné. L'équipement des troupes, a dit lord Lansdowne, n'a pas été aussi satisfaisant, mais des efforts prodigieux ont été tentés pour remédier aux erreurs commises, et, il a ajouté qu'il était heureux de penser que ces efforts avaient été couronnés d'un plein succès.

• • •

Paris, 17. — Lord Murray d'Elibank, a envoyé au "Journal des Débats", une lettre appelée à corriger l'impression qui existe en France, au dire des amis que lord Murray possède dans ce pays, que les Anglais n'apportaient à la guerre qu'un intérêt relatif. D'après lui, "la liberté de la parole et de la critique qui existe en Angleterre peuvent provoquer une apparence de confusion, mais partout c'est le gouvernement qui dirige. Des armées imposantes se préparent, et la production des munitions augmente chaque semaine. Le peuple anglais essaie maintenant d'accomplir ce qu'il y a un an la majeure partie de ce même peuple aurait déclaré impossible."

Après avoir parlé des services rendus par la flotte, lord Murray a ajouté:

"Il n'y a pas de doute que les armées anglaises n'atteignent et ne dépassent si cela est nécessaire les trois millions d'hommes autorisés par le parlement en plus de l'armée régulière."

UN DEMENTI

L'Angleterre ne fait pas d'obus dont le moindre éclat serait mortel

Londres, 16. — Le gouvernement anglais a répudié, aujourd'hui, officiellement toute connexion avec l'annonce de "l'American Mechanist" du 6 mai, concernant un nouveau genre d'obus explosifs, décrits comme pouvant occasionner des blessures amenant la mort, après une terrible agonie, en quelques heures, si le blessé n'est pas pansé de suite.

"Le gouvernement", dit la répudiation officielle, "a des raisons de croire que l'annonce est fausse, et qu'elle a été publiée dans l'intention délibérée de créer une fausse impression. Aucun ordre pour un tel explosif n'a jamais été donné par le gouvernement."

bonne femme, petite de taille et douée d'une grande simplicité de coeur et de manières. Elle m'aimait plus que le salut de son âme; de mon côté il n'était point de sacrifice que je ne fusse prêt à faire pour son bonheur. Pauvre mère! j'avais espéré la revoir, Dieu l'a rappelée...

Les deux personnes que je viens de vous nommer et une autre dont je vous parlerai bientôt possédaient toutes mes affections. Je n'avais qu'un désir: travailler pour les rendre heureuses. L'occasion se présenta enfin, je la saisis avec empressement. Bientôt je fus capable de leur venir en aide et de leur procurer certaines douceurs de luxe oubliées par l'une et par l'autre. Je m'estimais heureux, et je pensais au retour, quand j'appris que mon grand-père avait terminé sa carrière et que ma pauvre mère ne tarderait pas à le suivre.

Hélas! oui, Monsieur, ils sont morts à très peu de distance l'un de l'autre, et je serais seul sur cette terre s'ils n'y avaient laissé un ange dont la présence désirée me fait encore aimer la vie et croire au bonheur.

—Et quelle est cette jeune personne? demanda M. Amory avec une vivacité que l'émotion de Willie lui empêcha seule de remarquer.

—C'est une jeune fille, reprit Willie, sans famille, sans fortune et sans beauté, mais d'un esprit si élevé, d'un coeur si noble et d'une âme si pure, que qui la connaît la trouve noble, riche et belle.

M. Amory dévorait Willie du regard.

—Dans la même maison que mon grand-père vivait un vieillard, simple allumeur de réverbères. Il était pauvre, plus pauvre encore que nous, mais il avait en revanche le coeur le meilleur et le plus tendre qui ait jamais existé. Un soir, en faisant sa ronde habituelle, il rencontra une petite fille à peine couverte de haillons qu'une méchante femme avait abandonnée dans la rue, où elle était exposée à périr de misère et de froid. Le vieillard la recueillit et l'emmena chez lui. Il fallut tous les soins intelligents et dévoués de ma mère et de l'oncle True (c'est ainsi que nous nommions notre vieil ami) pour rappeler à l'existence cette pauvre petite créature épuisée par les privations et les mauvais traitements. Elle fut sauvée cependant et devait un jour payer par le dévouement le plus sublime la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée.

A l'époque dont je vous parle, cette petite fille joignait à un extérieur rachitique et à une physionomie presque sauvage une violence de caractère qu'on n'avait jamais essayé de dompter et qui semblait lui préparer une vie de désordre et de passion. Tant de causes de répulsion réunies ne découragèrent point l'oncle True, et bientôt son zèle pieux fut récompensé par l'apparition de vertus dont le germe, caché jusqu'alors sous cette grossière enveloppe, se développa rapidement dans l'atmosphère plus favorable où elles étaient désormais placées. L'enfant changea du tout au tout. Aux leçons de morale et de vertu qu'elle recevait chez son père adoptif, vinrent bientôt se joindre les préceptes d'un ordre supérieur. La divine lumière fut faite dans cette jeune âme par une jeune fille aveugle dans le coeur de laquelle semblait s'être réfugiée toute la lumière dont un sort cruel avait privé ses yeux. Sous cette direction sage et prévoyante, l'enfant devint aussi aimable qu'elle avait été repoussante, et bientôt moi-même je ressentis la plus vive amitié pour celle vers laquelle je n'avais été attiré d'abord que par un sentiment de pitié.

Elle et moi étions toujours ensemble. Pensées, études, plaisirs, chagrins et intérêts, tout était commun entre nous. J'étais à la fois son maître, son protecteur, son ami et le compagnon de ses jeux. En retour, elle était pour moi une bonne et douce conseillère, une amie bienveillante qui savait toujours sympathiser à mes chagrins et en alléger le poids. C'était surtout sous ce dernier rapport qu'elle m'était indispensable, car, portée par nature à la confiance en l'avenir, elle avait le don merveilleux de faire passer dans mon esprit les espérances qui la dominaient. Je me rappelle surtout qu'à l'époque où mon premier patron mourut et où je fus près de tomber dans le désespoir faute de trouver à me placer, ce fut elle qui, bien jeune encore pourtant, soutint mon moral et releva mon courage. Rien n'était touchant comme l'affection qui unissait le vieux True et cette petite fille, et tout enfant que j'étais je me suis pris bien des fois à admirer le dévouement que le vieillard avait pour sa fille adoptive, et la reconnaissance touchante que celle-ci ne cessait de lui témoigner en toute occasion.

Pendant les premières années l'enfant dépendait entièrement du vieillard, et sa gratitude se manifestait par une obéissance et une prévenance sans bornes; mais un temps arriva où les rôles changèrent. Le vieillard devint faible et infirme, ce fut à son tour d'avoir besoin de la jeune fille.

Ce fut alors que chez cette enfant le naturel dévoué de la femme se montra dans tout son développement, et rien, je vous assure, n'était attendrissant comme le spectacle de cette enfant guidant doucement le vieillard dans la route qui le conduisait au tombeau.

Tous ses soins furent impuissants à prolonger l'existence du vieux True, et peu avant mon départ pour l'Inde, Dieu rappela le vieillard à lui et le sépara pour toujours de sa fille adoptive. Ce fut alors à moi de consoler les chagrins de Gerty. Je fis ce que je pus; mais des mains plus délicates que les miennes devaient sécher ses larmes, l'aimable aveugle dont je vous ai parlé se chargea de cette pieuse tâche.

Quand je quittai mon pays, Gerty était encore bien jeune, mais elle avait déjà prouvé qu'elle possédait toute l'intelligence et toute la bonté d'une femme. Je n'hésitai pas à lui confier à la fois le soin de veiller sur ma mère et sur mon grand-père. Elle me le promit, et jamais plus sainte promesse n'a été plus noblement tenue. Jugez-en: elle était installée chez M. Graham, le père de l'aveugle, sans position, sans fortune, dépendant entièrement de la générosité de son protecteur, elle n'hésita pas à l'irriter en le quittant pour venir se consacrer au service de mes parents affaiblis l'un par l'âge, l'autre par la maladie. Tombée tout d'un coup d'une habitation confortable au milieu d'un intérieur que la misère avait envahi, elle ne se plaignit point et consacra ses jours et ses nuits aux soins de ses malades avec une tendresse qu'on ne saurait trouver que dans une fille, peut-être même que dans une sainte.

Ce récit serait trop long s'il fallait vous dire seulement la moitié de ce qu'elle a fait. Il faudrait d'ailleurs une bouche de femme pour raconter dignement ce que ce coeur de femme contient d'abnégation et de charité. Moi, je ne puis que l'aimer. Elle est pour moi plus qu'une soeur, c'est ma correspondante constante, mon amie la plus chère, ma bienfaitrice; en un mot, je lui suis attaché par des liens qui ne sont pas de ce monde, et sur lesquels le temps ne pourra jamais rien.

XLII. — Confession.

—Certainement, dit M. Amory, qui avait écouté patiemment jusqu'à la fin l'histoire de Willie, certainement je comprends très bien tout ce que vous me dites. Un homme de coeur ne peut pas manquer d'être reconnaissant d'une conduite aussi noble et aussi dévouée que celle dont vous venez de m'entretenir, et la chaleur avec laquelle vous m'en avez parlé me prouve assez le cas que vous en faites. Il faut que cette jeune fille ait une âme élevée pour s'être ainsi souvenue d'une promesse faite depuis longtemps à quelqu'un qui n'était plus là pour la lui rappeler. Mais prenez garde à vous laisser emporter trop loin par la reconnaissance, et je vous avoue qu'il me répugne de croire qu'un jeune homme aussi sensé que vous l'êtes et qui fait de si grands sacrifices pour assurer son avenir, aille de gaieté de coeur compromettre sa position en épousant une jeune fille qui n'a pour tout mérite que d'avoir été sa compagne d'enfance, et qui ne possède, c'est vous qui me l'avez dit, et je répète vos propres paroles, ni fortune, ni naissance, ni beauté. Une telle conduite est inexplicable, à moins pourtant que vous ne vous soyez solennellement engagé à l'épouser pour payer de votre personne la dette de la reconnaissance. Etes-vous en effet réellement lié?

—Non, répondit Willie.

—Alors, veuillez m'écouter encore. Il est bien entendu que tout ce que je vous en dis, c'est par pure amitié pour vous. Il ne faut pas agir à l'étourdie dans une affaire de cette importance, Allons, un peu de patience, ajouta-t-il en voyant quelques signes de vivacité donnés par Willie, je n'ai plus que quelques mots à dire. Vous vous méprenez, mon jeune ami, si vous croyez que le bonheur de Gerty, comme vous l'appelez (un fort vilain nom, même, par parenthèse), dépend de ce mariage. Une union mal assortie ne vous rendra heureux ni l'un ni l'autre, et vous ne tarderez pas à vous en repentir tous deux. Voici, dites-vous, six ans que vous ne l'avez vue. Réfléchissez à tout ce qui a pu se passer depuis ce temps, et n'agissez pas avec trop de précipitation.

Depuis votre départ vous avez mené une vie toute d'extérieur, active et agitée. Vous avez couru le monde et vu la société sous tous ses aspects. Dans l'Inde, sans aucun doute, vous avez une existence tout à fait différente de celle de notre Amérique, ou des grandes villes de l'Europe, et vous y avez acquis l'indépendance de caractère et de manières qui, si je suis bien informé, ont fait à Paris une certaine sensation. Indépendamment du privilège dont vous avez joui, d'être présenté dans le plus grand monde, comme l'ami d'un homme aussi connu et aussi généralement respecté que M. Clinton, vous avez été, pour vos qualités personnelles, l'objet des plus vives sympathies de la part de tous les Américains que vous avez vus en Europe

(A suivre).

LE CHATEAU BLANC

Par René Bazin

—Bien-Aller, tu es sûr?

—Madame la baronne, je les ai vus.

—Tu les as entendus, c'est évident; la bataille nous rompt les oreilles depuis avant-hier; mais vus, de tes yeux?

—A preuve, madame la baronne, c'est mal placé, mais la balle a traversé ma culotte... Il faut laisser les chiens, madame, il faut partir!

Le garde-chasse, ancien piqueur, maigre, vêtu de velours à côtes, sa bombe de cuir dans la main gauche, tirait de la main droite l'étoffe de son pantalon, un peu en arrière de la poche, et passait l'index dans la déchirure que la balle avait faite. Son crâne fumait; son pâle visage, qu'allongeait une barbe grise en éventail, à la zouave, était contracté par l'émotion. La bicyclette reposait à terre, la poignée du guidon enfoncée dans l'herbe. Les chiens du chenil, deux épagneuls, six briquets morvandiaux et six griffons d'Aquitaine, excités par la présence du garde et de leur maîtresse, dressés contre les barreaux et les grillages des compartiments, toutes les mèches de leurs pattes et de leur ventre secouées par le vent, aboyaient, suppliaient et saluaient. Le roulement du canon, au loin, ne cessait pas. Mme de Chelles, une veuve de vrai deuil, bien qu'elle fût belle encore et d'humeur jeune, écouta un moment le bruit de la guerre, qui emplissait tout l'horizon au-dessus des bois du Tertre, et entendit nettement le crépitement des coups de fusil, dans le grondement de la cannonade.

—Voilà la pluie, en effet, mon pauvre Bien-Aller. Tu as raison. Mais il est trop tard pour éviter l'orage. Je reste!

—Si madame m'avait écouté!

—C'est vrai. Je croyais... Tu vas te mettre à l'abri. Ils te fusilleraient, les Allemands. Moi, je ne risque rien. Où iras-tu?

L'homme étendit le bras dans la direction des bois.

—Ils ne connaîtront jamais ça comme moi, répondit-il. J'ai des amis là-dedans.

Puis, abandonnant les formules, afin de parler plus vite:

—Vous ne m'empêcherez pas de me tenir à votre disposition. Je vous verrai et vous ne me verrez pas. S'ils veulent vous faire un mauvais parti, j'en tuerai deux, comme deux lapins. Si vous criez, en vous tournant du côté de la futaie de Maucroix, je ne tarderai pas à venir, je vous en réponds, à moins qu'ils ne m'aient découvert et...

Il fit le geste d'épauler.

—Au revoir, madame. Je vas recommander toutes les bêtes à la vieille Julie; je vas prendre mon fusil; et puis vous ne me verrez plus, mais je serai toujours là.

Mme de Chelles tendit la main à Michel Tourte, dit Bien-Aller, qui enfourcha sa bicyclette, et grommela en partant:

—Quand je pense qu'elle est restée pour ses chiens, quand tout le monde est parti! Une femme qui a le moyen! Rester pour ses chiens!

Il fila par la petite allée, la route d'arrière bringueballant à l'habitude, et tourna dans l'avenue, pour gagner le château, puis les bois. Une heure plus tard, les chevaux des uhlans sortaient de tous les taillis; quelques coups de feu, vers le sud, indiquaient que l'arrière-garde de quelque régiment français combattait encore et couvrait la retraite; le soir tombait; deux automobiles, roulant à toute allure, arrivaient par la grande avenue qui coupe la forêt de l'est à l'ouest, et huit officiers casqués, bottés, gantés, montaient le perron blanc, le revolver au poing.

Sur le palier extérieur, devant la porte fermée, Mme de Chelles bien droite et les regardant, souleva un peu vers eux l'ombrelle noire sur laquelle elle appuyait sa main, et dit:

—Tant de revolvers sont inutiles, messieurs; je n'ai d'arme que cette ombrelle, et je suis seule dans le château, avec une vieille femme de charge qui a soixante-douze ans.

Le général s'inclina, avec un sourire de chat féroce, et répondit:

—Vous déclarez deux habitants; je ne vous l'ai pas demandé; si j'en trouve un de plus, il sera fusillé.

Il ne trouva personne. Six des officiers, — les autres étaient allés rassembler les troupes de tous côtés mouvantes dans les bois et les charroyères, — firent une perquisition en règle, partagés entre la crainte d'une surprise, d'une mine, d'une tapisserie tout à coup soulevée par un traître, et l'admiration pour le mobilier du château. Ils s'installèrent dans les salons, confisquèrent la cuisine, et permirent à la châtelaine de dormir et de manger dans sa chambre, faveur insigne, à laquelle, ils ajoutèrent cette autre,—qui leur parut de la plus haute courtoisie, — de se servir de l'escalier d'honneur, c'est-à-dire de les rencontrer quelquefois, eux, les vainqueurs.

C'était au début de septembre.

Ce que disait Bien-Aller n'était vrai que pour une faible parti. Si Mme de Chelle n'était pas partie, c'est d'abord qu'elle avait organisé le départ de la fermière de Maucroix et de ses deux filles, et que l'attelage, une forte carriole tirée par un poulain, n'était pas revenu. Elle devait apprendre, plus tard, que le cheval avait été tué, par un éclat d'obus, à six kilomètres dans l'ouest. Les écuries étaient vides. Elle aurait eu le temps de gagner à pied quelque village voisin, du côté où nos troupes se retiraient en combattant, et les avertissements ne lui avaient pas manqué. Mais son parti était pris: "C'est bien, je ne m'en irai pas!"

Elle avait passé les dernières vingt-quatre heures, aidée par Bien-Aller, à cacher des objets précieux dans les massifs, dans les pelouses du parc et sur les chevrons de la charpente, et, comme le garde insistait, au moment de traverser la forêt et d'aller aux nouvelles du côté où l'on se battait: "Mon brave, avait-elle répondu, je suis décidée pour trente-six raisons dont voici la dernière: Eh bien! Je ne veux pas qu'ils tuent nos douze briquets; je veux que mon fils, au retour de la guerre, retrouve au grand complet son équipage de lièvre!" C'était un mot de belle humeur qui cachait son courage, et que le garde avait pris au sérieux.

La cour d'honneur, la grande avenue forestière, furent bientôt envahies. Les automobiles, les cavaliers, les patrouilles de soldats, les régiments même ne cessaient de passer devant la façade blanche et basse, aux fenêtres arrondies que flanquaient deux pavillons carrés, demeure de luxe et de repos, tout à coup violée dans son silence et dans sa grâce rurale. Le premier soir, tous les officiers allemands s'enivrèrent des vins et des liqueurs de la cave, et le second jour de même. Ils avaient demandé la clef, et se croyaient, dès lors, tout permis. Dans les escaliers, dans le parc, ils ne saluaient pas Mme de Chelles, mais s'ils devaient lui parler, ce qui arrivait presque à toute heure, pour lui réclamer de l'avoine, du foin, des lampes, des bougies, des draps, ils prenaient une attitude obséquieuse et mécanique dont elle souriait à la française, c'est-à-dire trop finement pour qu'un sot en pût être assuré. Le troisième jour, l'inventaire, sans doute, ayant été achevé, deux fourragères furent remplies de meubles, de tentures, de portraits de famille, et de linge aussi, à destination de l'Allemagne. Le général ne commandait pas l'opération, mais il s'y intéressait. Ce même jour, Mme de Chelles sortit, vers quatre heures après-midi, et se dirigea vers la haute futaie, du côté nord, qui portait le nom de Massif de Maucroix. A plus d'un kilomètre du château, au delà des pelouses, à la lisière du cirque de forêt, il y avait, de loin en loin, des bancs de bois. Elle s'assit, et se mit à faire un passe-montagne en laine blanche, afin que les surveillants qui l'avaient suivie à distance, et qui coupaient les gaules dans les bordures de noisetiers, n'eussent point de doute à son endroit. Elle n'était pas là depuis un quart d'heure qu'une voix connue, en arrière, demanda doucement:

—Madame la baronne n'a pas eu de mal?

Elle ne se détourna pas, continua de travailler, et répondit:

—Non, mon ami, seulement peur pour toi.

—Et les briquets?

—Julie et moi, nous les nourrissons.

—Je les entends bien: ils font un hourvari, à cause de ces bêtes puantes qui sont partout dans le parc!

Approche un peu, sans te montrer; je vais lancer un petit billet que j'ai écrit pour le commandant du poste français le plus voisin; veux-tu le porter?

—Je crois que je réussirai; c'est-il pressé?

—Autant que possible avant demain matin. Je le préviens d'une attaque.

—Ca sera fait, madame la baronne.

Mme de Chelles lança en arrière la petite enveloppe lestée d'un grain de sable, quelques feuilles remuèrent. Puis, comme la chaleur était grande ce jour-là, toute la forêt redevint muette, et l'on entendit que les grillons des pelouses et, par intervalles, au loin, le canon.

Le lendemain, l'attaque projetée et tentée, manqua. Les officiers allemands ne cachèrent pas leur dépit. Ils parlèrent de "cette damnée malchance" tout haut, devant Mme de Chelles, qui, évidemment, ne comprenait pas l'allemand, puisqu'elle ne répondait jamais quand on lui adressait la parole en une autre langue que le français.

Ce même jour, elle revint s'asseoir sur le même banc, et jeta une autre lettre pour le commandant de nos postes avancés, qui tenaient dur, dans cette partie de la frontière de guerre. Mais, la troisième fois qu'elle voulut écrire, sur la table à coiffer de sa chambre, elle faillit ne pas pouvoir signer le billet. Elle avait commencé ainsi: "Monsieur, les Allemands ont achevé le déménagement de mon château. Il ne reste rien de précieux, je vous assure. L'état-major que je loge a augmenté en nombre; ils sont au moins vingt officiers: tirez dessus! le meilleur moment est..."

Ici elle s'arrêta. La porte fut brusquement ouverte. Un capitaine de cavalerie, immobile, regarda tout autour de la chambre, et ne vit pas la lettre commencée, ni l'encrier. Car Mme de Chelles s'était levée. En même temps, elle enlevait son peigne d'écaille, et criait:

—Quel est le malotru qui entre quand je me coiffe?

Il sortit sans s'excuser.

Elle acheva la lettre, n'ajoutant que ces mots: "Entre six et neuf heures du soir", et descendit.

—Julie, dit-elle à la servante, tu iras coucher, cette nuit, et l'autre nuit, à la ferme, n'importe où, mais pas ici.

—Et vous?

—Ne t'inquiète pas de moi.

Comme les jours précédents, la lettre fut emportée par le garde, et à travers la forêt, celui-ci s'en alla. Mme de Chelles revint plus lentement que d'habitude, et sans plus travailler. Elle regardait le château, et puis le ciel, du côté de l'occident, où le canon tonnait toujours.

Comme elle approchait du perron, le même officier qui, deux heures plus tôt, avait ouvert la porte de la chambre, s'avança vers la châtelaine, et dit:

—Nous n'avons pas confiance: vous allez vous rendre à la porterie, là-bas, au bout du parc, où vous serez prisonnière, vous entendez? gardée par nos soldats, vous entendez?

Elle le considéra un instant, et répondit:

—Vous ne savez pas le service que vous me rendez en me privant de votre compagnie.

Il essaya de comprendre, ne comprit pas, appela deux uhlans, et remonta le perron blanc.

. . . .

A neuf heures du soir, exactement, l'état-major au complet dinant dans le grand salon, une rafale d'obus abattait le château blanc.

Et le lendemain, c'était la Marne, et la forêt était reprise.

René Bazin,
de l'Académie française.

—L'Echo de Paris.

INVENTION ALLEMANDE?

Un aéroplane à cinq canons

Londres, 17. — D'après une dépêche reçue du correspondant du "Daily Mail" à Bâle, l'Allemagne va bientôt lancer dans les airs un triplan qui, annonce-t-on, sera capable de triompher de toutes les machines volantes.

La nouvelle machine aura, dit-on, trois plans et sera assez puissante pour transporter vingt hommes, quatre mitrailleuses et un canon-revolver. Elle sera actionnée par huit moteurs Maybach, comme en possèdent les zeppelins, les machines étant accouplées deux à deux et chaque groupe actionnant une hélice.

Le canon-revolver sera monté sur une tourelle blindée, alors que toute la partie inférieure de la machine sera recouverte de plaques d'acier, et aura la forme d'un toit renversé pour protéger les occupants des projectiles qu'on lancera sur l'aéroplane.

Tous les changements de directions, à l'exception des changements d'altitude, seront exécutés à l'aide des moteurs. Les virages seront exécutés en inclinant les hélices. Deux groupes de moteurs seront suffisants pour maintenir la marche de l'aéroplane et, quand les quatre groupes de moteurs seront employés, la vitesse sera effrayante.

On pense que cette nouvelle machine est trois fois plus grande et plus puissante que les plus grands aéroplanes existant actuellement.

Six de ces machines vont être essayées et survoleront sous peu les tranchées belges et françaises.

LES DIRIGEABLES ANGLAIS

Ils seraient au nombre de seize

Londres, 18. — Le relevé annuel des dépenses effectuées l'année dernière dans les chantiers de construction anglais a révélé que le dirigeable numéro 16 était en cours de construction en 1914. On avait cru à ce moment que la Grande-Bretagne s'était adonnée presque exclusivement à la construction des aéroplanes, et le fait qu'un aussi grand nombre de dirigeables avaient été construits n'était connu que de quelques personnes.

Depuis l'époque à laquelle ces chiffres se rapportent, d'autres dirigeables ont été ajoutés au service de l'aviation en Angleterre.

Les mêmes relevés donnent le coût total des navires de combat de la marine anglaise, en commission à la fin de la dernière année fiscale. Ils s'élèvent à plus de 5 milliards 350 millions de francs.

LES VIGNES DE FRANCE

Leur culture s'opère normalement et la vendange s'annonce bonne

Paris, 16. — L'examen des régions où pousse la vigne en France révèle que les vendanges, cette année, seront presque normales malgré le manque de main d'oeuvre, dû à la guerre. Des femmes ont partout remplacé les hommes appelés sous les drapeaux et le travail s'est effectué comme de coutume.

A l'exception de certaines parties de la Champagne, la vigne n'a pas souffert de la guerre.

Les résultats de l'enquête menée à ce sujet ont vivement surpris les autorités, auxquelles cette question causait une grande anxiété, en raison de la guerre, dont les frais augmentent continuellement et du fait que la vigne est une des principales industries agricoles du pays.

La vendange promet d'être aussi bonne, sinon meilleure, que celle de l'année dernière, qui était très abondante, et cela est heureux pour l'armée qui est assurée d'une ration suffisante de vin.

La distribution du vin sur le front a, il est vrai, produit une légère augmentation dans le prix, mais elle est si faible qu'en considérant la cause, personne ne se plaint ni ne veut se plaindre.

La seule branche d'industrie dans laquelle une gêne se fasse sentir est celle qui s'occupe de la vente des qualités supérieures, depuis que les riches consommateurs montrent une tendance à faire des économies sur leur table. Naturellement, c'est la vente du champagne qui a le plus souffert, et Reims fait peu d'exportation à l'heure actuelle; mais, d'un autre côté, Epernay fait cette année, des affaires qui sont au-dessus de la normale. En temps ordinaire, la France consomme par année, environ quarante millions d'hectolitres de vins vieux et ordinaires et exporte, en même temps, de quarante à cinquante millions d'hectolitres. En champagne et en vins mousseux, elle consomme et exporte environ deux millions d'hectolitres et un peu plus de ce chiffre en vins loquoreux, soit ensemble cent millions de francs par année. Comme l'Allemagne et les pays parlant l'allemand étaient d'importants consommateurs, les chiffres d'exportation ont très sensiblement diminué. La difficulté d'exporter en Russie, autre important consommateur, a été un facteur de la diminution.

Les commandes faites par l'Angleterre n'ont pas été aussi élevées que la moyenne habituelle, mais cela est dû, sans doute, à l'incertitude causée par la crainte d'un impôt spécial dont le projet, heureusement, a été abandonné.

LES RUINES D'ARAS

Un millier d'habitants y vivent encore dans les caves

Arras, 16. — La ville d'Arras a été encore bombardée aujourd'hui comme elle l'est journellement depuis deux cent cinquante jours. Tous les vingt-quatre heures quelques maisons de plus s'écroulent et brûlent, et cependant, les pompiers peuvent encore arriver à éteindre les flammes.

Sur une population de trente-cinq mille âmes, il reste encore un mililer d'habitants. Ils étaient encore quatre mille, au mois de décembre, lorsque le correspondant de "l'Associated Press" fit sa première visite. Quelques vingtaines d'habitants ont été tués ou blessés, alors que d'autres, convaincus par les autorités militaires, sont partis. Aucun de ceux qui restent, ne pense à dormir autre part que dans les caves. Ils passent le reste de leur temps dehors, quand ils ne tombent pas d'obus.

Les rues qui, autrefois étaient très mouvementées, sont maintenant envahies par les herbes. Deux facteurs font encore le service de la poste, qui arrive régulièrement une fois par jour par le service postal de l'armée. Plusieurs boutiques situées dans les caves, font encore quelques affaires.

En étalage devant les portes des caves, se trouvent des paniers de légumes frais, qui peuvent être achetés à peu près aux mêmes prix qu'à Paris. A l'intérieur de l'épicerie principale se trouvent beaucoup de conserves de marques françaises, anglaises et américaines.

La moitié environ des murs extérieurs du superbe Hôtel de Ville restent encore debout, mais il ne reste qu'un coin déchiqueté de l'imposant beffroi qui, autrefois, était l'ornement de la grande place d'Arras.

Un habitant, occupant une cave située sur un côté de la place a compté les obus qui ont atteint le beffroi et dit qu'il en a fallu trois cent soixante pour délabrer le magnifique spécimen d'architecture espagnole.

LES PREMIERS SOLDATS DU MONDE

Un Allemand reconnait la supériorité du soldat français et l'explique

Berlin, 15. — Les soldats français sont les premiers du monde! écrit dans le "Tag" le docteur Delins, un médecin allemand, qui fut prisonnier en France, pendant plusieurs semaines. Le docteur Delins retourna à Berlin aussitôt qu'il fut relâché, et il semble qu'il entreprit une campagne, tendant à ouvrir l'esprit de ses concitoyens sur les mérites des ennemis de l'ouest.

L'article du "Tag' dit en substance:

"J'ai été surpris par l'esprit guerrier qui règne en France, et qui prend sa source dans la conviction unanime que la France défend la civilisation et son propre sol, contre une invasion de barbares conduits par les Hohenzollern.

"Une jeune sous-officier blessé, guéri, et retournant au front, me dit en partant: "Nous nous ferons tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer."

"Le soldat français a une supériorité manifeste sur les autres soldats. Il sait qu'il est citoyen de son pays, au lieu d'être une machine soumise aveuglément à la discipline. Il comprend les devoirs que lui impose, pour la défense de son pays, son titre de citoyen.

"C'est de ce patriotisme conscient que les Français, du premier au dernier, ont tiré leur puissance de résistance, et dans lui aussi, que l'armée et le peuple ont puisé leur inébranlable détermination de vaincre. Ce patriotisme leur permettrait de supporter de plus grosses épreuves, que celles mêmes subies jusqu'à ce jour.

"A ce propos, un politicien français me dit: "Nos fils donnent leurs jeunes vies pour nous assurer la victoire, et nous, leurs pères, acceptons leur sacrifice.

"Pendant quarante-quatre ans nous avons souffert en silence. Même en ces temps, nous ne demandions pas la guerre.

"Mais depuis que l'Allemagne l'a déchaînée, nous irons jusqu'à la fin, et la fin sera, seulement, quand l'Allemagne sera écrasée!"

LES RUSSES COULENT "L'U-51"

Londres, 16. — Le correspondant de "l'Exchange Telegraph" à Athène a reçu de Varna, port bulgare de la mer Noire, un télégramme disant que le sous-marin allemand "U-51" a été coulé dans la mer Noire par des navires de guerre russes.

Le sous-marin "U-51" s'est rendu célèbre en échappant au blocus anglais et en franchissant le détroit de Gibraltar. Il a quitté Wilhemshaven, grande base navale allemande, pour se rendre dans les Dardanelles et opérer contre la flotte alliée; on a annoncé en son temps qu'il avait réussi dans sa mission.

Le "U-51" a coulé plusieurs navires appartenant aux alliés; parmi ceux-ci se trouvait le "Majestic".

Sous les obus à Langemark

Récit d'un manitobain, M. Napoléon Rivard d'Emerson, Man.

On nous communique d'Emerson une lettre de M. Napoléon Rivard qui prit à la fameuse bataille de Langemarck. Notre jeune compatriote y fait le récit des circonstances dans lesquelles il fut blessé par des éclats d'obus et des gaz asphyxiants.

Burker Roads Auxiliary Hospital,
N. Huddersfield, Eng.,
7 mai 1915.

Cher Jack:—

Nul doute qu'on vous a appris que j'avais été blessé et vous attendez maintenant de moi une lettre vous racontant mes petites misères. Je vous donnerai donc quelques détails sur les derniers jours passés au front: à vous de l'apprendre aux amis et à ceux auxquels vous voudrez, car je n'aime pas en parler: vous serez le seul auquel je l'écrirai.

Nous nous trouvions à deux milles au sud d'Ypres et nous venions de quitter les tranchées occupées auparavant par les Français, quand nous reçûmes l'ordre de retourner pour quatre jours au centre du "Fer à cheval". Nous nous trouvions dans un endroit dangereux, tout près de la colline 60, des deux côtés pris en enfilade, et obligés de surveiller notre front. Les tranchées étaient en mauvais état, de sorte que nous dûmes travailler toute la nuit à bâtir de nouveaux parapets, des boyaux et des abris creusés. Impossible de travailler durant le jour, car ils bombardent toujours nos positions aussitôt qu'ils nous voient.

Jusqu'au soir où l'on devait nous relever, les Allemands se tinrent cois; notre fourbi était prêt et nous attendions qu'on vint nous relever quand on nous apprit que nous devions demeurer ici encore deux jours et trois nuits. Les Allemands nous bombardèrent fortement durant la nuit et il y eut quelques blessés, mais l'attaque générale ne commença pas avant le matin suivant, un vendredi le 24 avril, je crois. Nous nous tenions debout juste après le lever du jour. Nous pouvions voir les tranchées allemandes quand, à l'arrière de leurs lignes, je notai un gros ballon captif muni d'une lumière rouge maintenu par un câble. Comme je regardais, un autre parut un peu plus loin à gauche, puis d'autres jusqu'à ce qu'ils fussent en tout quatre. Soudainement tous parurent glisser contre le sol, donnant aux Allemands comme un signal d'attaque.

A peine avaient-ils touché le sol que j'entendis un son analogue à celui de la vapeur qui jaillit d'un boyau et que je vis au même instant un mur de fumée, ou quelque chose du même genre, d'une hauteur de quinze pieds à peu près, se précipitant en roulant vers nous. Ordre fut immédiatement donné de diriger un rapide feu contre cette muraille de fumée qu'on croyait cacher l'avance des Allemands. Tête et épaules au-dessus du parapet, je tirai autant que possible, jusqu'à ce que le gaz nous eût atteint. C'était affreux: ayant résisté autant que je pouvais, je tombai au fond de la tranchée, me portant les mains à la gorge, et je remarquai que presque tous reculaient en se traînant sur leurs mains et leurs genoux, tombant et respirant difficilement. Notre capitaine Durand (ancien gérant de l'hôtel Strathcona à Emerson) était magnifique: souffrant comme nous, il dit: "Mes enfants, nous ne pouvons reculer". Néanmoins nous reculâmes un peu et nous vîmes que la fumée s'élevait et se dissipait grâce à un vent qui a dû être envoyé du ciel. Nous revînmes à nos postes et reprirent la fusillade, bien que plusieurs dans les tranchées fussent dans l'impossibilité de se lever.

Quand nous pûmes distinguer bien ce qui se passait, nous constatâmes que les Allemands avaient attaqué notre tranchée de gauche, en avaient chassé les Canadiens (Kilties) et qu'ils venaient nous attaquer en queue. Les gaz avaient, à gauche, forcé les Zouaves à quitter leur tranchée, de sorte que ces pauvres Kilties avaient été attaqués et chassés de leurs tranchées. Celles-ci se trouvaient à cent verges de distance sur notre gauche et ne communiquaient aux nôtres que par un boyau: nous nous attendions donc à ce que les Huns vinssent nous attaquer ensuite, ce qu'ils tentèrent en se dirigeant vers notre arrière. Nous tournâmes contre eux la seule mitrailleuse que nous eussions et nous empêchâmes cette manoeuvre, tout en maintenant, sur notre gauche, une terrible fusillade contre ceux qui s'avançaient en rampant à travers un champ de rabioules.

Bagatelle que leur fusillade, mais chose terrible que le feu de leur artillerie, car elle nous envoyait en enfilade des bombes, des shrapnels et de violents explosifs. Les explosifs frappaient plutôt notre front et crevaient dans nos parapets d'immenses déchirures vers lesquelles les Huns pointaient leurs mitrailleuses et où, éclatant avec un bruit affreux, des shrapnels répandaient leurs éclats tout autour. Je ne me souviens que peu de ce qui se passait alors, car j'avais à moitié perdu la tête par suite de la violence des gaz et je haletais aussi rapidement qu'un chien qui a la langue pendante. C'était absolument comme quand j'eus mon attaque de pneumonie. Mes pauvres compagnons tombèrent rapidement et, avant midi, tous les officiers étaient blessés et hors de combat. Je ne crois pas qu'à dix heures du matin il resta plus de quinze ou vingt hommes et encore plusieurs d'entre eux provenaient de d'autres bataillons. Une de nos compagnies se tenait en réserve à notre arrière, mais la plupart de ceux qui la composaient furent abattus alors qu'ils se dirigeaient vers nos tranchées.

Je pus alors les voir rampant à moins de cinquante verges de nous, bondissant vers nos tranchées dès que les obus éclataient entre eux et nous. Je vis trois soldats courir, un obus éclater près d'eux, tous trois tomber frappés, deux se relever et aider le troisième, quand un autre obus éclata près d'eux et les acheva tous trois. Je me souviens qu'ensuite je bandai à un compagnon son bras blessé qui laissait jaillir du sang dans l'air; qu'on me retira, enseveli tout entier hormis les jambes, sous des sacs de sable, chose qui m'arriva trois fois cette journée-là. Je me sentis frappé au côté droit et un de mes compagnons retira de mon fourbi une balle collée à une de mes cartouchières toute pleine. Souvent je me surpris me parlant à moi-même. En voyant mes compagnons qui me regardaient, je me levais et faisais feu dans la direction où ils semblaient voir les Allemands: moi, je ne pouvais rien voir. A un moment donné, faisant feu, un obus éclata au-dessus de ma tête et un éclat de shrapnel me frappa au côté gauche. Ce n'était qu'un choc étincelant, mais je crus avoir perdu la moitié de la jambe jusqu'à ce que me déplaçant, je me rendis compte que ce n'était point aussi grave. Je ne me préoccupai point alors de panser ma blessure. Un autre éclat m'atteignit au gros orteil, mais ne put pénétrer le cuir de ma forte chaussure: je crois que c'était un éclat sans force.

J'oubliais de te dire que nous n'avions à notre arrière qu'une batterie et qu'après quelques heures une seule de ses pièces faisait feu. Elle persévéra toute la journée et fut à sa façon un héros, mais nous aurions dû être soutenus par au moins vingt pièces.

On ne cessait de nous répéter qu'on nous envoyait du secours, mais, à quatre heures de l'après-midi, nous occupions encore le même endroit, les mêmes tranchées, passablement endommagées. Néanmoins, nous étions encore pleins d'entrain et, de temps à autre, fusait un mot d'esprit qui nous faisait rire et maintenait notre courage. Comme nous étions peu nombreux, nous nous attendions de recevoir l'ordre de retraiter, mais nous n'eûmes que celui de tenir coûte que coûte. Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre de retraiter, les blessés d'abord. Il y avait une accalmie dans le feu de l'artillerie allemande et nous commençâmes à évacuer nos positions en descendant par un vieux fossé. Aucun gros obus n'éclata près de nous, mais, à 200 verges de nos tranchées, nous reçûmes ordre de retourner arrière défendre nos premières positions, notre colonel ne voulant pas les abandonner même en en ayant le droit.

C'était un rude ordre à accomplir, mais pas un ne murmura. Comprenant qu'avec tous mes vêtements il me serait impossible de marcher jusqu'à nos anciennes positions, je décidai, de même que quelques autres blessés, de tenter d'atteindre le poste des pansements. Après un peu de repos, je me débarrassai de mon fourbi, abandonnant mon fusil, ma gourde et tout le bibelot, et je repartis vers les tranchées. En cet endroit, les Allemands ne pouvaient pas nous voir, car le sol va s'affaissant jusqu'à une excavation, mais je savais ce qui arriverait quand, de l'autre côté de la montée, nous en atteindrions le sommet.

Nous ne pouvions y demeurer, car tôt ou tard on y ferait pleuvoir des obus; nous poursuivîmes donc notre route. Je me faufilai derrière une haie et je me mis à marcher parallèlement à la ligne de feu jusqu'à ce que je vinsse rencontrer un autre fossé où je me reposai. Je repris ma route vers les tranchées d'appui. J'ignore comment j'y arrivai vivant, mais j'y arrivai. Je ne pouvais pas aller plus loin car j'étais tout à fait exténué. J'y demeurai un quart d'heure (peut-être n'est-ce que cinq minutes). Un de mes compagnons, non blessé, m'y rejoigait et me reconnaissant promit de demeurer à mes côtés.

Après quelques instants passés là, je décidai de faire un effort pour atteindre une vieille maison de briques toute bombardée. Mon compagnon s'y objecta, mais me voyant partir, me suivit. A peine étions-nous partis, que les Allemands tournèrent contre nous leur mitrailleuse: vous auriez dû voir les abeilles autour de moi et la poussière qui tout le temps jaillissait du sol qui nous entourait. Nous atteignîmes la maison, mais de nouveau j'étais tout à fait exténué et je dus me coucher. Je n'y étais que depuis une minute, quand les Huns qui nous avaient vu entrer, commencèrent à bombarder la maison; je vis que ma seule chance de salut était de retourner à mon ancienne tranchée; me dépouillant, je me ruai au dehors vers une autre retraite qui fut à l'abri des Allemands.

Comment j'y parvins, je l'ignore: en quittant la maison je crus que j'allais m'évanouir. J'oubliais de dire que j'avais avec moi ma gourde d'eau, sachant que c'était mon seul espoir. Mon compagnon était encore à mes côtés, mais il était si nerveux qu'il ne savait que faire. Je connaissais une autre maison possédant une excellente cave. Après un peu de repos, nous nous mîmes à nous traîner sur les mains et sur les pieds derrière une haie longeant la tranchée et allant vers la route où je savais que se trouvait un fossé. Là, je me trouvai séparé de mon compagnon et je m'installai dans un bon fossé derrière une haie: j'y demeurai jusqu'à la noirceur, alors que je me dirigeai vers la maison avec cave. J'y arrivai facilement, mais elle était pleine de blessés, les uns amputés de leurs jambes ou de leurs bras, les autres souffrant d'empoisonnement par les gaz asphyxiants, tous se plaignant et se lamentant pour obtenir à boire.

J'étais tout à fait trempé et n'avais point de capote. Je ne sais comment cela se produisit, je m'endormis sans me préoccuper si les Allemands étaient auprès de nous. Vers deux heures du matin ou à peu près, quelques membres de la Croix Rouge nous visitèrent et dirent à ceux qui pouvaient marcher de les suivre à un endroit préférable. Une dizaine d'entre nous réussirent à se lever et à se mettre en route. Nous fîmes à peu près un demi-mille et je crus que jamais je ne pourrais m'y rendre. La pluie tombait à torrents et une fois de plus je fus trempé jusqu'aux os. Enfin rendus, l'on nous servit du thé chaud; nous nous étendîmes à terre et nous nous endormîmes. Le jour suivant, nous demeurâmes là avec rien à nous mettre sous la dent, quand nous ne pouvions même pas, par crainte des obus, mettre la tête au dehors: la ligne de combat semblait rapprochée de nous. Dès le soir, nous nous remîmes en route sous une vraie, grêle d'obus jusqu'à ce que nous atteignîmes un chemin élevé que bombardaient continuellement les Allemands, parce qu'ils savaient que c'était la seule route par laquelle nous puissions amener des hommes et des munitions. Je marchai en m'appuyant sur un bâton jusqu'à la première station de pansements: là, on fut assez bon pour me donner un verre d'eau et l'on me dit de marcher encore 500 verges et que je rencontrerais des ambulances. Je poursuivis donc lentement ma route, croisant des troupes et de l'artillerie, ce qui me rendit heureux et me soulagea. Je résolus alors de me rendre aussi loin que possible. Je rencontrai un compagnon qui me donna du rhum et, après un repos, je me remis à marcher jusqu'à ce que j'atteignisse une station de pansements à quatre milles d'Ypres. J'y demeurai un instant, y eut à boire, puis repris ma marche, car les ambulances transportaient des compagnons plus gravement blessés que moi.

Je n'oublierai jamais l'aspect d'Ypres, cette nuit-là. Une semaine auparavant, elle était pleine de vie, et de gens, mais les Allemands la bombardaient depuis longtemps avec des "Jack Johnsons"; ces obus font dans l'air le même bruit qu'un moteur et mes compagnons prétendent qu'ils disent "Krupp, Krupp". Ce soir-là la ville était déserte; descendant la rue principale, je vis toutes sortes de cadavres: cadavres de chiens, cadavres de chats et de chevaux, et, il faut bien le dire, des monceaux de cadavres d'êtres humains. J'avais tant faim que je ne pus aller plus loin et je visitai trois maisons abandonnées cherchant de la nourriture: je ne pus rien trouver et à un moment donné, un gros obus éclata dans la rue à peu de distance de moi. Quittant ma route, je suivis le canal afin d'éviter les obus mais je ne pus trouver aucun pont. L'écho trop prochain d'une forte fusillade me fit rebrousser chemin. Plusieurs soldats me croisèrent en courant; je ne pouvais ni courir, ni marcher rapidement, mais néanmoins je me sentais en sûreté. J'étais à peu près exténué et j'allais me laisser choir sur le sol quand passèrent près de moi deux membres de la Croix-Rouge. Un jeune homme s'arrêta et me demanda si j'avis besoin d'aide. Il vit que j'en avais besoin et m'aida tout en sortant un morceau de pain sec qu'il me donna. J'en pris une bouchée volontiers et me mis en train de l'avaler, mais c'était dur car je n'avais rien à boire et ma gorge était si malade. Ça et là, mon compagnon et moi nous nous écrasions dès que nous entendions venir un obus. Je continuai à marcher de la sorte afin de ne point perdre de temps. Bien que les éclats d'obus volassent tout autour de nous, je lui dis de me laisser là et de se sauver. Il refusa: — je savais qu'il le ferait. Nous venions juste de traverser cet endroit quand une ambulance nous rencontra, me recueillit et me conduisit à un endroit distant de quatre milles, du nom de .... en Belgique. Là, on me donna du pain et une bonne tasse de soupe chaude et le lendemain un bon déjeuner. Peu après les Huns nous y bombardèrent: ils semblaient me poursuivre partout.

Ce jour-là, j'étais assez bien, mais tout le temps je crachais vert; j'avais faim et je mangeai continuellement, me cachant même de la nourriture pour manger dans mon lit. J'y demeurai deux jours, puis un train nous conduisit à Saint-Omer, distant de quinze milles, où je passai la nuit et toute la journée suivante. A ce moment-là, j'étais bien. Nous primes alors le train pour Boulogne où j'arrivai le soir et fus en auto conduit à l'hôpital, situé quatre milles hors de Boulogne et sur la côte. Cet hôpital a été un rendez-vous de joueurs et portait le nom de Casino: très magnifique à l'intérieur. Nous y passâmes trois jours et y travaillâmes presque tout le temps à aider les religieuses qui pansaient les blessés. Elles voulaient toutes me retenir là en permanence, et je fus fort surpris qu'elles vinssent me donner mon billet de congé pour l'Angleterre.

Une fois de plus, je me rendis en ambulance aux quais de Boulogne où je m'embarquai sur le bateau de l'hôpital. L'installation était parfaite et les blessés encombraient le navire. Le navire était peint en blanc et en bleu, avec de grosses croix rouges aux flancs, toutes brillantes le soir afin que les Huns ne pussent point être induits en erreur. La marée était haute, quand nous quittâmes Boulogne vers onze heures du soir; nous débarquâmes vers dix heures du matin sur les quais de Southampton où les trains se rendent à quelques verges des navires. Un long train de la Croix-Rouge nous attendait et nous filâmes vers Huddersfield, distant de 300 milles ou plus. C'est un magnifique pays au printemps. Je me sentis très heureux de traverser la campagne à une vitesse de 40 à 50 milles l'heure. Nous atteignîmes Birmingham vers le souper et nous fûmes reçus à la gare avec des fruits de tous genres, du thé, d'exquis sandwichs, des cigarettes, et que sais-je encore. Finalement nous atteignîmes Huddersfield vers cinq heures de l'après-midi; là, quatre d'entre nous, montèrent dans un taxi qui les conduisit à une résidence privée transformée en hôpital.

J'oubliais de vous dire qu'il y avait à la gare des milliers de personnes pour nous voir: des soldats s'étaient formés en carrés au port d'armes, la foule nous applaudissait frénétiquement et de jolies fillettes se tordaient le cou pour nous voir. Nous étions tous quatre Canadiens — l'un appartenait au P. P.C.L.I.S., un autre appartenait à mon propre régiment, bien que je le connusse à peine, le dernier était un artilleur. Je suis à peu près complètement rétabli quoique depuis ma venue ici, j'aie été au lit continuellement jusqu'à hier, alors que je me suis levé et ai flâné dans les jardins très jolis, coupés de petits sentiers les sillonnant en tous sens et qui en feraient les délices d'un roi. Nous avons, nous, Canadiens, une chambre à nous et nous nous amusons fort. Nous voulons tous un moment oublier le champ de bataille et c'est la dernière lettre que je vous écris sur ce sujet. Vous ne savez pas combien c'est délicieux d'oublier, étant donné que je m'attends à y retourner vers la fin du mois.

Naturellement, j'irai passer ma vacance d'une ou deux semaines chez mes bons amis de Cardiff. Ils m'écrivent tous les jours, me promettant tout moins l'auto.

Après que la vague de gaz eut disparu, ma bague était noire; il en était de même de la baïonnette de mon fusil qu'avait attaquée et rongée le gaz. Jack, c'est affreux, et mes compagnons qui en moururent avaient le visage tout violacé et l'écume aux lèvres. On ne compte plus les morts; souvent quand nous travaillons aux tranchées, nous passons par-dessus les cadavres ou nous les avons tout autour de nous. J'ai perdu tout ce dont j'ai eu à me séparer — mon étui à cigarettes, ma pipe et tous ces prix gagnés dans différentes courses et nombre de petites choses dont je n'aurais voulu pour rien me séparer. Mais comment aurais-je pu l'empêcher?

A tous dites un bonjour pour moi et aussi que Nap est aussi gai luron que jamais.

Nap. Rivard.

POUR L'EST

Mme Alphonse Paquin est partie jeudi dernier pour visiter sa famille dans la province de Québec. Elle visitera aussi les états de l'Est.

EN VISITE

Mlles Berthe et Antoinette Jutras, de Letellier, sont en promenade chez leur frère, M. Norbert Jutras, de Saint-Boniface.

RETRAITE DU CLERGE

La retraite du clergé s'est ouverte hier au Petit Séminaire. Elle est prêchée par le R. P. Dagnault, eudiste.

POUR LA FRANCE

Mme Maurice Dumousseau, 64 rue Aulneau, part ce soir pour la France, où elle ira visiter ses parents.

DE RETOUR

Les RR. PP. Jésuites sont revenus de leur vacance à Villa Aulneau, Lac des Bois. Ils entreront en retraite jeudi soir.

• • •

LES ESPIONS ALLEMANDS

Quarante-neuf arrêtés à Londres et exécutés

Chicago, 17. — Une lettre du docteur Sydney Walker qui est à Londres à un de ses amis de Chigo, lettre qui échappa évidemment à la censure, dit que 49 espions allemands ont été arrêtés dernièrement en Angleterre et exécutés. Voici le récit tel qu'il est fait dans la lettre en question:

"Le 20 juin, l'ordre secret fut donné à tous les officiers de l'armée et de la marine anglaise, qui se trouvaient à Londres de ne pas sortir le lendemain en automobile ou en taxi-cab. Le jour suivant 3,000 détectives en civil sortaient de Scotland Yard, avec l'ordre d'arrêter tout officier rencontré en automobile. Les détectives arrêtèrent ainsi cinquante-deux individus revêtus d'uniformes d'officiers anglais.

"Trois d'entre eux prouvèrent qu'ils venaient d'arriver d'Irlande et qu'ils n'avaient pas été informés de l'ordre issu la veille. Les quarante-neuf autres furent arrêtés comme espions allemands et exécutés de suite, sans passer en jugement. N'ayant aucune connection avec le ministre de la guerre, ils n'avaient pas reçu l'ordre défendant de sortir en taxis ou en automobiles."

LES BOMBARDEMENTS D'ARRAS

Les divers monuments ont été systématiquement visés par les Allemands

Paris, 18. — Depuis le 27 juin, les Allemands ont bombardé systématiquement, tous les quartiers de la ville d'Arras, avec des projectiles de tous les calibres, dit aujourd'hui une communication officiel du ministre de la guerre français.

Le 27 juin, le bombardement a été extrêmement violent, exécuté à l'aide de canons de 150, 210 et 420 millimètres entre 8 heures du matin et 2 heures après-midi, et entre 6 et 7 heures 30 du soir. Le feu était dirigé particulièrement, sur la citadelle et les rues avoisinantes.

Le 3 juillet, vers 6 heures 30, dans la soirée, commença un autre bombardement, à l'aide d'obus incendiaires qui mirent le feu à différents endroits.

Le 5 juillet à 4 heures 30 du soir, l'ennemi recommença le bombardement de la ville, concentrant son feu sur les environs de la cathédrale, spécialement sur Saint-Vaast, l'ancien palais de l'évêque, transformé, depuis quelque temps, en musée. Les bombes incendiaires mirent le bâtiment en feu et l'emploi d'obus fusants des canons de 77 et de 105 millimètres, nous mit dans l'impossibilité de combattre l'incendie qui prit, bientôt, de grandes proportions et détruisit complètement le palais. Il n'y eut, pendant la nuit, qu'un bombardement intermittent.

Le 6 juillet à peu près à 7 heures du matin, des obus tombèrent sur la cathédrale, le toit prit feu et malgré les efforts de nos troupes, fut réduit en cendres, ainsi que les grandes orgues de la cathédrale.

Les archives départementales, qui avaient été déposées dans le palais de Saint-Vaast, avaient été transférées, dans les caves du palais avant le bombardement, et furent sauvées. Les ornements sacrés et les meubles avaient été retirés à temps de la cathédrale.

BONNE SITUATION

Toute personne connaissant le français et l'anglais (catholique) ayant travaillé dans un élévateur et au courant de l'achat des grains et de la vente des farines peut se mettre en correspondance avec **M. Jean Martin**, secrétaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste, **Saint-Claude, Man.**

PENSION DEMANDEE

Une famille désire louer, dans un centre français ayant une gare et une église, une maison comfortable ayant au moins 3 chaînes de terrain pour jardin. Répondre au journal aux initiales D. H.

INSTITUTEUR DEMANDE

On demande un instituteur pour l'école Jeanne d'Arc, ayant la connaissance parfaite du français et de l'anglais, et un diplôme au moins de deuxième classe. Son service devra commencer le 17 août. Salaire, $65 par mois. Un homme âgé préféré. Communiquer immédiatement avec

Adrien Balez,
Sec.-Trésorier,
Rathwell P. O., Man.

VENISE BOMBARDEE

Les aviateurs autrichiens lancent des bombes dans la ville

Milan, 15. — Dimanche dernier des aviateurs autrichiens, accomplissant le quatrième raid qui ait été effectué sur Venise depuis le commencement de la guerre austro-italienne, ont lancé des bombes près du palais des Doges. D'autres projectiles sont tombés dans le Grand Canal près des palais et monuments historiques qui le bordent. Trois femmes et des enfants ont été légèrement blessés et les bombes ont endommagé deux maisons.

LE CHOLERA EN AUTRICHE

Pendant une semaine, 281 personnes sont mortes de la terrible maladie

Paris, 16. — Une dépêche de Genève, à l'agence Havas, dit que, d'après des informations reçues de Budapest, 543 cas de choléra ont été constatés en Hongrie, pendant la semaine allant du 21 au 28 juin, avec un chiffre de 281 décès. Vingt-quatre cas sur 81, ont été mortels dans l'armée.

• • •

Zurich, 16. — Le ministre de l'intérieur autrichien annonce, aujourd'hui, qu'à la date du 12 juillet, on avait constaté dans l'empire 809 cas de choléra asiatique, contre 77 cas le 8 du même mois. La dangereuse maladie affecte spécialement la Galicie, où de nombreux prisonniers de guerre en sont atteints.